

Ceașescu et les avatars de la tyrannie

Dobriță, Constantin

Veröffentlichungsversion / Published Version

Zeitschriftenartikel / journal article

Empfohlene Zitierung / Suggested Citation:

Dobriță, C. (2005). Ceașescu et les avatars de la tyrannie. *Studia Politica: Romanian Political Science Review*, 5(2), 317-354. <https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:0168-ssoar-56281-2>

Nutzungsbedingungen:

Dieser Text wird unter einer CC BY-NC-ND Lizenz (Namensnennung-Nicht-kommerziell-Keine Bearbeitung) zur Verfügung gestellt. Nähere Auskünfte zu den CC-Lizenzen finden Sie hier:

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/1.0/deed.de>

Terms of use:

This document is made available under a CC BY-NC-ND Licence (Attribution-Non Commercial-NoDerivatives). For more information see:

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/1.0>

Ceaușescu et les avatars de la tyrannie

CONSTANTIN DOBRILĂ

«Un général: Citoyens patriotes! Je fais partie des premiers généraux qui ont été mis à la retraite lorsque Ceaușescu est arrivé au pouvoir...Ce criminel, il fut jusqu'à dimanche notre dictateur. Dimanche il est devenu tyran. Le bourreau du peuple roumain...

Mircea Dinescu: Ce n'est pas dimanche...laissez tomber! Il est le tyran du peuple depuis une vingtaine d'années.

Une voix: 25...

Le général: Je viens de te dire qu'il fut...dictateur, dictateur impitoyable...mais maintenant il est devenu boucher, tyran....

Des voix: C'est ça...c'est une question de terminologie...»¹

Ce vif débat terminologique était engagé sur le poste national de télévision, le 22 décembre 1989, le jour même de la chute du régime communiste en Roumanie. Cette discussion, qui laisse voir les hésitations terminologiques quant aux attributs de l'ancien président Ceaușescu, traduit l'enjeu politique du vocabulaire révolutionnaire, de même que les réflexes narratifs de la mise en discours de l'image du «mauvais pouvoir». Force est de constater que l'irruption du terme de tyran parmi les appellations favorites à l'adresse de Ceaușescu n'est pas une entreprise fortuite. En outre, la colonisation des représentations politiques contemporaines par l'ancien thème de la tyrannie comporte des perspectives diverses.

Néanmoins, avant d'explorer les facteurs qui ont contribué à la construction de l'image de Ceaușescu en tant que tyran, il est important de se pencher sur l'espace conceptuel d'où les représentations de mauvais gouvernement prennent à l'époque leur consistance terminologique. Dans ce contexte, un bref survol de l'usage du terme de «tyrannie» après la deuxième guerre mondiale peut éclairer la trajectoire de ce mot dans le langage politique occidental et roumain. Ainsi, les métamorphoses symboliques de l'image du «tyran» Ceaușescu pourraient être correctement circonscrites dans l'imaginaire politique contemporain à travers la dynamique des rapports entre le couple dictateur/tyran.

Après ce bref regard sur l'évolution du terme de tyrannie et de ses concepts avoisinants, on va se pencher davantage sur certains facteurs susceptibles d'influencer le revirement du concept de tyran dans le langage politique roumain comme attribut du président Ceaușescu. On tentera d'analyser la dynamique de l'image de tyran de Ceaușescu à travers plusieurs hypothèses. Nous allons particulièrement nous arrêter sur la spécificité de la conjoncture politique qui a fait du président Ceaușescu un repère important pour l'imaginaire contemporain de la tyrannie.

¹ «Le 22 décembre 1989, 10h51-0h00, le 23 décembre 1989, le texte intégral de l'émission de la Télévision Roumaine», in Mihai TATULICI (coord.), *Revoluția română în direct*, Televiziunea Română, București, 1990, pp. 56-57.

Il est important de rappeler que, quelques jours avant la chute de Nicolae Ceaușescu, un autre dirigeant politique considéré comme «dictateur» venait de tomber au Panama, suite à l'intervention militaire américaine. Tant le président Ceaușescu que le général Emmanuel Noriega étaient loin de jouir de la sympathie du monde «démocratique». Néanmoins, au-delà des excès de la rhétorique guerrière américaine, l'image du général Emmanuel Noriega n'arrive pas à représenter un symbole important pour l'imaginaire politique de la tyrannie¹. En revanche, à une époque où le terme de tyrannie semble désuet et même anachronique, l'image du président Ceaușescu le reprend à son compte et le revitalise. Ni l'image du général Noriega, ni celle d'un autre dirigeant communiste de l'Europe de l'Est n'ont pas réussi à franchir les limites de la notion de dictature, pour s'insérer sérieusement dans le panthéon universel de la tyrannie. Si l'image de Ceaușescu arrive à cette performance, cela traduit le succès d'une tendance rhétorique occidentale qui identifie les régimes totalitaires contemporains aux tyrannies modernes.

Après la deuxième guerre mondiale, pendant la dérive conceptuelle apparue dans l'analyse des régimes fascistes et communistes, on assiste à une réactualisation de la notion de tyrannie en tant qu'attribut des gouvernements totalitaires. Dans ce contexte, le nom de certains dirigeants tels Hitler, Mussolini ou Staline se conjugue avec la tyrannie, non seulement dans les écrits littéraires ou de propagande, mais aussi dans la littérature scientifique. La tendance à repenser l'ancien thème politique de la tyrannie à travers l'expérience totalitaire a mis en question les rapports entre les termes de tyrannie et de dictature. Lorsque certains chercheurs comme Hannah Arendt ont plaidé pour la consécration du totalitarisme en tant que forme inédite de l'organisation du mal en politique, d'autres auteurs ont joué sur la perpétuité des anciennes formes politiques sous diverses configurations institutionnelles. Ainsi, selon ces derniers, les régimes totalitaires ne sont que des tyrannies qui mobilisent à leur profit les moyens d'oppression et de persuasion de la modernité. Si pendant le XIX^e siècle il est difficile de parler de tyrannie, la massification totalitaire aurait créé à grande échelle le décor politique des cités grecques antiques². Comme chez les Anciens, dans les régimes totalitaires l'interaction entre le citoyen et le pouvoir de la tyrannie est de plus en plus directe et devient une obsession quotidienne. Une seconde invention des tyrannies totalitaires serait leur puissant fondement idéologique qui aboutit parfois à l'exorcisation de la violence par la nécessité révolutionnaire. Quant à l'identité conceptuelle de la tyrannie par rapport avec celle de la dictature, plusieurs caractéristiques «techniques» font la différence. La dictature n'est pas moins nuisible mais ses mécanismes sont loin d'atteindre la perfection oppressive de la tyrannie totalitaire. De la sorte, la prolifération des régimes dictatoriaux d'origine militaire dans plusieurs pays du monde a souvent imposé la dictature comme interlocuteur tolérable du monde démocratique. Le cas des dictatures communistes réformistes et le précédent politique ibérique ont produit la renaissance de l'espoir démocratique sous les visages acceptables de la dictature.

¹ V. par exemple la couverture du magazine *Time* du 8 janvier 1990 qui se proposait comme thème «When Tyrants Fall».

² Oscar JASZI, John D. LEWIS, *Against the Tyrant. The Tradition and Theory of Tyrannicide*, The Free Press, Glencoe, Illinois, 1957, p. 209.

Si au niveau théorique l'ancrage du concept de tyrannie dans le paysage terminologique de la seconde moitié du XX^e siècle reste équivoque, au niveau de l'usage politique concret, il a témoigné également de plusieurs hésitations. Ainsi, ce terme apparaît habituellement en tant qu'attribut favori de divers dirigeants politiques contemporains dont les abus, plus ou moins prouvés, ont scandalisé l'opinion publique. Le terme de tyrannie est aussi utilisé par la propagande politique pour exprimer de manière surtout allégorique la méchanceté de certains chefs d'État ou de leurs régimes. Expulsé du langage politique courant, le terme de tyrannie trouve un refuge important dans les livres d'histoire, mais aussi dans les romans historiques. De surcroît il commence à gagner une dynamique inattendue dans le vocabulaire quotidien, en exprimant de manière métaphorique toutes sortes d'abus et d'oppressions. Ainsi on arrive à parler de plusieurs tyrannies, dont la tyrannie du plaisir est la moins péjorative.

Dans le langage roumain le concept de tyrannie ne connaissait pas, jusqu'à la veille de la chute du Ceașescu, d'évolutions particulières. Si pour les exilés politiques roumains les allusions à la tyrannie de Ceașescu étaient plutôt circonstancielles, dans le discours endogène la conception marxiste de l'histoire avait fait de la tyrannie un apanage des époques historiques anciennes. Ainsi, chez les historiens, outre le contexte institutionnel de l'Antiquité grecque, l'usage de la notion de tyrannie vise surtout la remémoration du gouvernement de certains princes médiévaux autochtones. De ce fait, même dans la propagande anticommuniste occidentale, le terme de tyrannie est moins susceptible d'exprimer les tares du gouvernement de Ceașescu, qui passe plutôt pour une dictature. Dans ce contexte, rien n'annonçait le réveil et la prolifération de l'attribut de tyran à l'adresse du président Nicolae Ceașescu pendant la Révolution roumaine de 1989. Toutefois, plusieurs prémisses politiques ont mis leur empreinte sur la construction de l'imaginaire du mauvais pouvoir du président roumain. Elles ont largement déterminé tant le contenu symbolique des représentations politiques forgées durant l'effervescence révolutionnaire, que la forme conceptuelle sous laquelle ce contenu s'est exprimé. Par conséquent, l'image de Ceașescu en tant que tyran traduit l'assemblage contextuel de plusieurs traits archétypaux du mauvais gouvernement. La plupart de ces archétypes jouent sur la dimension mythique et sur la réversibilité symbolique. Cependant, pour arriver à l'individualisation de ces traits, on doit se pencher sur les principaux rapports que l'image de Ceașescu-tyran entretient avec l'image de Ceașescu-dictateur.

Les prémisses mythologiques de la tyrannie de Ceașescu

Dans le paysage conceptuel contemporain, entre Ceașescu-tyran et Ceașescu-dictateur, il n'y a apparemment aucune différence. L'utilisation de ces deux images témoigne de leur synonymie et de leur contenu commun. En outre, il apparaît clairement que l'usage de ces deux attributs à l'adresse de Ceașescu, après sa chute, s'est fait surtout de manière fortuite. Néanmoins, il y a certains traits qui individualisent la nuance «tyrannique» de l'image du président Ceașescu par rapport à sa teinte «dictatoriale». Ainsi, deux premières caractéristiques renvoient ouvertement au court débat terminologique qui ouvre cet article.

De la sorte, dans le langage politique de la Révolution roumaine, entre la chute de Ceaușescu et avant son exécution, le président communiste est considéré dans plusieurs discours comme l'«ancien dictateur»¹. Or, cette posture se double de la qualification de «tyran». «Depuis dimanche il est devenu tyran...»². Sans développer pour l'instant la justification événementielle de cette tyrannie, on va se pencher sur une différence entre les images de dictateur et tyran, à savoir la dimension temporaire de la dictature, par rapport au caractère permanent (pour toute la vie) de la tyrannie, et qui tient des sources de légitimation politique de ces deux types de gouvernement. Ainsi, la dictature est issue de l'ordre politique rationnel et le dictateur, en tant que magistrat, perd sa qualité politique quand il n'exerce plus son rôle. La qualité de dictateur cesse donc d'exister après la suspension de la fonction. Quant à la tyrannie, elle exprime un détournement de la monarchie. Néanmoins, comme les sources de légitimation de la monarchie traditionnelle reposent sur la doctrine médiévale du droit divin des souverains, le roi est une *gémina persona*, humain par nature et divin par la grâce. Ainsi, la nature viagère et héréditaire de la monarchie projette le sens de la tyrannie au-delà de la dimension institutionnelle et temporelle de sa mission. Le prince tyran mérite son attribut même après son détronement, car il porte la tache de sa tyrannie jusqu'au Jugement Final. Si le dictateur peut expier ses abus devant une instance tellurique, le tyran qui revendique l'origine divine de son pouvoir doit rendre compte de ses excès non seulement devant les hommes, mais également devant Dieu. La dimension eschatologique du péché de la tyrannie impose à tout souverain une équivalence entre le corps politique et son corps mystique³. À partir de ces considérations, on peut esquisser une première hypothèse selon laquelle la différence symbolique entre la tyrannie moderne et la dictature repose sur la distinction entre le caractère monarchique du tyran moderne par rapport à celui constitutionnel du dictateur.

Une seconde hypothèse vise toujours l'exploration des sources de légitimation de la tyrannie par rapport à la dictature. Ainsi, après sa fuite, le président Ceaușescu perd toute légitimité, même dictatoriale, qui émanait d'un ordre politique rationnel ou charismatique. En abandonnant son lieu d'autorité, il abandonne le pouvoir politique qui revient au peuple. De ce point de vue, l'apparente résistance de ses agents ne fait que le transformer en usurpateur susceptible de détourner de façon violente le pouvoir politique à son profit. L'appel à la terreur rime toujours avec le nom des tyrans.

L'usage de la violence individualise d'avantage le caractère «tyrannique» du pouvoir de Ceaușescu par rapport à sa dimension «dictatoriale». Durant une longue période, le discours des exilés roumains et la propagande occidentale ont reconnu en Ceaușescu un dictateur incorrigible. En décembre 1989, l'usage de cet attribut à l'adresse du président déchu n'apportait rien de neuf. Néanmoins, jusqu'aux manifestations de Timișoara, la violence du gouvernement de Ceaușescu n'avait pas connu un pareil déchaînement: «Je vois à la télévision des images du cauchemar dantesque des charniers de Timișoara, images qui rappellent les camps d'extermination nazis. C'est l'emblème-stigmaté d'un régime communiste qui demeurera définitivement inscrit dans la mémoire du monde»⁴. Dans le contexte de la

¹ Le syntagme «l'ancien dictateur» apparaît plusieurs fois durant la première émission de la Télévision roumaine libre; v. Mihai TATULICI (coord.), *Revoluția română...* cit., pp. 53, 101.

² *Ibidem*, p. 57

³ Sur l'ambivalence du corps du souverain chrétien, v. Ernst H. KANTOROVITZ, *Les deux corps du roi. Essai sur la théologie politique au Moyen Âge*, Gallimard, Paris, 1989.

⁴ Bujor NEDELCOVICI, in *Revue Roumaine*, no. 1, 1990, p. 65 (rubrique «Voix d'un exil aboli»).

Révolution, les exagérations des médias et les rumeurs qui couraient parlent de milliers de morts, dont beaucoup d'enfants¹. Cette violence meurtrière est l'argument principal qui consacre définitivement l'image de Ceașescu-tyran. Habitué à un régime oppressif, mais assez fort et hypocrite pour anéantir « discrètement » toute dissidence, les Roumains s'aperçoivent soudainement que leur président a décidé de renoncer aux apparences². Dans ce contexte discursif, Ceașescu passe pour un « criminel » et un « bourreau »³ qui martyrisait les défenseurs de la liberté⁴. Ainsi, le « dictateur » dissimulé est devenu un « tyran » meurtrier.

Comment le président Ceașescu est-il devenu un tyran ? Voilà une question dont la réponse pourrait s'éprouver bien révélatrice pour la compréhension de l'architecture référentielle de l'imaginaire de la tyrannie moderne. Pour ce faire on va se pencher en ce qui suit sur la personnalisation du pouvoir politique dans les régimes politiques représentatifs.

La plus importante prémisse de la construction de l'image de Ceașescu en tant que tyran est le caractère réversible de son culte personnel. Ce culte n'a fait que personnaliser fortement le pouvoir politique et transformer Ceașescu en un président-monarque. Il traduit d'ailleurs une tendance autoritaire qui caractérise plusieurs dirigeants communistes⁵. Conçu pour façonner l'image de Ceașescu d'après le portrait classique du héros sauveur et civilisateur, ce culte a légué à l'imaginaire du mauvais pouvoir plusieurs repères symboliques, autour desquels s'est articulée ultérieurement l'image du président tyran. La fabrication du charisme joue sur l'irrationalité et la propagande pour forger une « communauté émotionnelle » qui garantit la légitimation politique au-delà des formes traditionnelles de ce pouvoir⁶. L'image du chef charismatique représente le pouvoir à la fois comme impersonnel et personnalisé⁷. Elle se veut rassurante et unificatrice. Le renforcement du pouvoir personnel a beaucoup joué sur l'image de Ceașescu en tant que chef charismatique. Dès le début de sa carrière politique il tente de miner, par diverses stratégies politiques, le modèle rationnel de domination⁸. Ainsi, à l'époque, circulaient plusieurs anecdotes concernant les interventions personnelles du président, réparant les injustices et récompensant les mérites méconnus. Dans plusieurs de ses visites dans le pays, il court-circuite la hiérarchie bureaucratique en acceptant diverses pétitions de la part de plusieurs citoyens. Il affirmait ainsi qu'il incarne la Justice et le Savoir, ses paroles devenant autolégitimatrices. De cette façon, il est devenu la « grande » autorité dans tous les domaines. Ainsi, les paroles du président Ceașescu étaient servilement invoquées durant la majorité des

¹ Mihai TATULICI (coord.), *Revoluția română...* cit., p. 130.

² Selon Alexandru Paleologu: « Certains prétendent que Ceașescu, avant les morts Timișoara, n'était pas un tyran sanguinaire. Mais que fait-on alors de ces morts assassinés par accident d'auto, de camion, par accident sportif ou bien tout simplement disparus sans laisser de trace ? [...] Sa technique n'était pas spectaculaire, elle n'en était pas moins cruelle », in IDEM, *Roumanie. Qui a menti? Les Journalistes s'interrogent*, Les Éditions Reporters sans Frontières, Montpellier, 1990, p. 128.

³ Mihai TATULICI (coord.), *Revoluția română...* cit., pp. 35, 58, 85, 86.

⁴ *Ibidem*, p. 129.

⁵ Jeremy PALTIEL, « The Cult of Personality: some Comparative Reflections on Political Culture in Leninist Regimes », in *Studies in Comparative Communism*, XVI, no. 1-2, 1983, p. 51.

⁶ Dominique COLAS, *Sociologie politique*, PUF, Paris, 1994, p. 112.

⁷ Bronislaw BACZKO, *Les imaginaires sociaux. Mémoires et espoirs collectifs*, Payot, Paris, 1984, p. 178.

⁸ Dominique COLAS, *op. cit.*, p. 121.

manifestations académiques. À cet égard, la propagande de son régime a tenté d'influencer les récepteurs en jouant sur la complicité de l'intelligentsia à la fabrication d'une nouvelle mémoire collective¹.

Mis en scène pour simuler une légitimation charismatique qui pourrait permettre à son protagoniste une confortable autonomie politique face à la nouvelle aristocratie rouge et à l'orthodoxie marxiste, le culte du dirigeant a mobilisé pour sa réalisation plusieurs mythes et symboles politiques. Commencé en 1969, au X^e Congrès du Parti Communiste Roumain, ce culte a eu ses idoles, ses prêtres, ses livres saints et aussi ses rituels². En considérant Ceaușescu comme le dirigeant infailible qui devait conduire le peuple sur le chemin du développement socialiste, un appareil impressionnant d'activistes, d'idéologues et de techniciens, de véritables alchimistes de la mystification, ont transformé en art les délires de la servitude³. Plusieurs publications roumaines et étrangères ont fait passer Ceaușescu pour le symbole de la Roumanie contemporaine⁴. Les ouvrages du Parti et les discours du président Ceaușescu deviennent les livres saints du régime tandis que d'importantes cérémonies périodiques enrégimentent les masses dans les rituels du pouvoir.

Du héros à l'antihéros l'image de Ceaușescu s'est métamorphosée graduellement. L'écart évident entre les représentations politiques imposées par la propagande et la réalité qu'elles prétendaient exprimer a renversé symboliquement le culte personnel du président roumain et a mené à l'émergence d'un anticulte qui visait, lui aussi, la personne et la famille de Ceaușescu. Cet anticulte opposait aux représentations arides de la propagande officielle un large éventail de moyens politiques et artistiques d'interpellation et de contestation. Ainsi, de façon paradoxale, les fondements rhétoriques de la mauvaise image de Ceaușescu ont été généreusement nourris par l'ankylose dogmatique de la propagande communiste.

Le culte de la famille Ceaușescu devient le principal mécanisme dans la canalisation du mécontentement populaire vers la famille présidentielle. Issue de la tentative d'attribuer une légitimité charismatique à un régime politique personnel, l'image du président Nicolae Ceaușescu a connu des avatars complexes durant la Révolution de 1989. Ainsi, de héros civilisateur, le président roumain est devenu l'incarnation de l'usurpation, et d'idole populaire il s'est transformé en vampire cruel. La même réversibilité symbolique qui joue sur la polyvalence des représentations a travaillé, après la chute de ce président communiste, en faveur de sa réhabilitation.

L'exubérance allégorique du culte du dirigeant a fourni au président Ceaușescu une image polymorphe dans laquelle plusieurs couches sociales retrouvent leurs idéaux. Elle évoque l'image du «Big Brother» orwellien, qui veut conduire la nation vers une «Époque d'Or» qui rivalise avec «le meilleur des mondes» d'Huxley. Un monde qui se veut équitable et prospère, dont le Dirigeant n'est plus

¹ Pour la fabrication de l'image charismatique de Staline v. Bronislaw BACZKO, *op. cit.*, pp. 165-183.

² Mary Ellen FICHER, *Nicolae Ceaușescu. A Study in the Political Leadership*, Lynne Rienner Publishers, Boulder & London, 1989, pp. 160 sq.; v. aussi Adrian CIOROIANU, *Le mythe, les représentations et le culte du Dirigeant, dans la Roumanie communiste*, Thèse de doctorat, Université Laval Québec, 2002, pp. 246 sq.

³ Julian HALL, *Ceaușescu's Romania. A political Documentary*, George G. Harrap & Co. Ltd., London, Toronto, Wellington, Sydney, 1971, p. 92.

⁴ Cf. Giancarlo Elia VALORI, *Ceaușescu*, préface de Mr. Alain POHER, Président du Sénat, La meilleure bibliothèque, Paris, 1974, p. 9.

un primus inter pares mais un *primus*¹. En confisquant la mythologie révolutionnaire du Parti Communiste Roumain, l'élaboration de l'image charismatique de Ceașescu joue sur un mélange idéologique complexe, qui renvoie à plusieurs thèmes du nationalisme roumain. Mais toute cette construction mythologique de l'image de «Conducător» est renversée pendant la Révolution et projetée dans l'imaginaire de la tyrannie. Les paroles de Dumitru Mazilu, l'ancien ambassadeur roumain à l'ONU, prononcées à la télévision roumaine le 22 décembre 1989 en sont la preuve: «J'ai dit (à l'ONU) qu'en Roumanie il y avait une tyrannie odieuse et que les tyrans criminels étaient glorifiés par un culte d'une vulgarité épouvantable»². Ainsi, le héros sauveur de la nation apparaît, après 1989, comme le pire ennemi de son peuple. Le «fils bien-aimé» de la Roumanie socialiste est devenu un «tyran» abhorré et le leader progressiste un réactionnaire sanglant.

Après la dérive économique de la Roumanie, toutes les tentatives de la propagande destinées à renforcer le côté charismatique de Ceașescu ont échoué face au contraste entre l'horizon d'attente de la population et le contenu discordant des représentations politiques officielles. Avant la Révolution, cet antagonisme notoire fut souvent exprimé à travers la blague politique. Bien avant que le président Ceașescu soit reconnu comme un «tyran» par ses concitoyens, l'érosion symbolique de son image de leader charismatique est mise en oeuvre par le biais de l'ironie. De cette façon, l'absurde et le comique ont circonscrit longtemps l'image sarcastique d'un président dont les vices entraînaient parfois en conflit³. Doublées des différentes rumeurs qui couraient sur la vie de la famille présidentielle, les blagues ont beaucoup contribué à l'identification de Ceașescu en tant que cible favorite des critiques de la population⁴.

Néanmoins, la plus sérieuse prémisse symbolique de la tyrannie du président Ceașescu est fournie par une certaine acception monarchique de son image. Plusieurs éléments mythologiques mobilisés pour la construction de son culte du héros y ont bien contribué. Entre la «dictature» et la «tyrannie» de Ceașescu, il y a plusieurs différences qui renvoient, en fin de compte, à l'imaginaire de la monarchie. Si tout dictateur travaille pour l'instauration d'un nouvel ordre, le tyran a surtout le souci de s'insérer dans l'ordre traditionnel du pouvoir.

Ainsi, les représentations de la propagande ont tenté de montrer non seulement la rupture entre le régime communiste et les formes antérieures du gouvernement, mais aussi une continuité symbolique entre Ceașescu et les anciens princes régnants des Roumains. De cette façon, l'image de Ceașescu joue sur cette continuité, qui est susceptible d'atténuer toute accusation d'usurpation. En mettant les fondements de sa légitimité politique sur le mélange idéologique entre nationalisme et marxisme, cette image insère le portrait de Ceașescu dans le panthéon

¹ Pour l'usage du syntagme dans le contexte du communisme v. l'analyse de Andrzej KORBONSKI sur les rapports entre la culture politique et le type de direction du Parti communiste, «Leadership Succession and Political Change in Eastern Europe», in *Studies in Comparative Communism*, vol. IX, no. 1-2, 1976, apud Adrian CIOROIANU, *Le mythe...cit.*, pp. 119-121.

² Mihai TATULICI (coord.), *Revoluția română... cit.*, p. 86.

³ Petr BECKMAN, *Whispered Anecdotes: Humor from Behind the Iron Curtain*, The Golem Press, Boulder, 1969; v. aussi Emil DRAITSER (ed.), *Forbidden Laughter: Soviet Underground Jokes*, The Almanac Publishing House, Los Angeles CA, 1978.

⁴ À l'égard des blagues politiques roumaines de l'époque communiste, v. Robert COCHRAN, «„What Courage!": Romanian „Our Leader“ Jokes», in *Journal of American Folklore*, vol. 102, no. 405, July-September 1989, pp. 259-274.

héroïque national à côté de plusieurs figures princières autochtones. Ces symboles monarchiques ont été beaucoup exploités par les contestataires du régime. Plusieurs voix d'exilés politiques roumains ont osé dire que «le roi est nu». Ainsi, en 1982 l'exilé roumain Virgil Tănase fait paraître dans *Actuel* un célèbre article intitulé «Sa Majesté Ceaușescu 1^{er}, roi communiste»¹. Comme la tyrannie traduit à la fois une usurpation et un excès du pouvoir monarchique, l'image royale de Ceaușescu s'est transformée en l'image de tyran.

De ce point de vue, la dimension dynastique de la domination de Ceaușescu est assez importante². À partir de 1971, l'accession de sa femme jusqu'à la seconde position dans la hiérarchie politique, permet à certains observateurs extérieurs de parler d'un «couple royal»³. Dans ce contexte, pour plusieurs personnes, la décision de Ceaușescu de régler la succession politique en faveur de son fils Nicu, n'est pas une surprise. Il n'est donc pas étonnant que, pendant la Révolution de 1989, on lui ait reproché maintes fois ses aspirations dynastiques. «À bas la dynastie Ceaușescu!» ont scandé les révolutionnaires roumains à la télévision nationale le jour même de la fuite du président⁴. Pendant la soirée, son fils cadet, Nicu Ceaușescu, est capturé et présenté à la foule révolutionnaire en tant qu'«ancien prince héritier»⁵. En outre, le népotisme et le clientélisme politique ont orienté plusieurs accusations vers la camarilla, sans pour autant déculpabiliser sérieusement le président⁶. Au contraire, on aboutit à l'image d'une «tyrannie» de la famille Ceaușescu contre le peuple roumain⁷. Les possesseurs des cabinets numéros 1 et 2 du pays, sont devenus «les deux tyrans». Comme un réflexe rhétorique de la personnalisation du pouvoir, même pendant le procès des époux Ceaușescu, on a utilisé à l'adresse des deux inculpés l'appellatif de «tyran»⁸. On leur reproche aussi le faste royal de la cour et le luxe de la camarilla⁹. Selon le journaliste Octavian Paler, Ceaușescu était entouré de trois Murailles de Chine: d'abord sa famille, puis la médiocrité de ses acolytes et, finalement, la peur¹⁰. Ainsi, la promotion de sa famille et de ses «clients» a été la caractéristique de la tyrannie peut-être la plus reprochée à Ceaușescu¹¹.

Certains symboles du pouvoir viennent, eux aussi, confirmer les prétentions monarchiques du président Ceaușescu. À part les rituels politiques et les représentations figuratives qui soutiennent l'autorité patriarcale du couple présidentiel, la propagande de Ceaușescu joue sur plusieurs repères symboliques qui évoquent le

¹ Catherine DURANDIN, *Nicolae Ceaușescu. Vérités et mensonges d'un roi communiste*, Albin Michel, Paris, 1990, p. 204; v. aussi Denis BUICAN, «Une intoxication Est-Ouest», in *Le Quotidien de Paris*, no. 826, 4-5 septembre 1982, apud Denis BUICAN, *Dracula et ses avatars de Vlad l'Empaleur à Staline et Ceaușescu*, Éditions de l'Espace Européen, La Garenne-Colombes, 1991, pp. 183-184.

² Sur ce sujet v. Catherine DURANDIN, *Nicolae Ceaușescu...cit.*, pp. 202 sq., ou Mihai BOTEZ, *Romania: A Case of «Dynastic» Communism*, Freedom House, New York, 1989.

³ Mary Ellen FICHER, *Nicolae Ceaușescu...cit.*, pp. 170-170.

⁴ Mihai TATULICI (coord.), *Revoluția română... cit.*, p. 24.

⁵ *Ibidem*, pp. 58, 102.

⁶ Mary Ellen FICHER, *Nicolae Ceaușescu ...cit.*, p. 172.

⁷ V. à cet égard le roman de Kristopher RHODES, *Fall of the Tyrant: A Novel of the 1989 Romanian Revolution*, Xlibris Corporation, 2001.

⁸ V. le réquisitoire du procureur Dan Voinea.

⁹ «La transcription du procès de Ceaușescu», version électronique sur le site www.atlastelecom.ro/~cretze/Revolution/Process/Transcript.htm consulté le 12 janvier 2004.

¹⁰ Alexandru PALEOLOGU, *Roumanie. Qui a menti...cit.*, p. 134.

¹¹ Daniel CHIROT, *Modern Tyrants. The Power and Prevalence of Evil in Our Age*, The Free Press, New York, 1996, p. 233 sq.

pouvoir royal. Ainsi, la cérémonie du 28 mars 1974, qui consacre Ceașescu comme le premier président de Roumanie, présente des similitudes avec la cérémonie d'un couronnement¹. La plus importante innovation cérémonielle est l'institution du sceptre présidentiel. Cette innovation, que le peintre Salvador Dali observait ironiquement à l'époque², traduit une tendance autoritaire qui convoque plusieurs repères symboliques de la monarchie au profit de la personnalisation du pouvoir politique «totalitaire». Les années suivantes vont consolider la persistance de l'imagerie royale dans les représentations politiques du portrait de Ceașescu. Le président communiste avait des poètes de cour et plusieurs artistes chantaient sa gloire. Il faisait des chasses à ours comme les rois médiévaux et sa cour «ressemble de plus en plus au radeau de la Méduse, jumelé à la nef des fous»³. Par la prolifération de ses portraits, il devient visible et omniprésent en tant qu'image, tout en restant physiquement lointain. Les fautes appartiennent aux autres et les succès à lui. Le début de la construction de l'imposant Palais de la République est une nouvelle expression de l'autoritarisme présidentiel. Son anniversaire devient une fête nationale et offre une occasion importante pour la mise en scène de la flatterie. Si la descendance idéologique de Ceașescu renvoie clairement à Karl Marx, ses aspirations politiques renvoient ouvertement à celles des voïvodes roumains médiévaux. Néanmoins, Ceașescu se veut un «Homme nouveau», l'incarnation de la promesse révolutionnaire. Par ailleurs, cette transfiguration lui a valu, en décembre 1989, le «titre» de tyran. La confrontation dramatique entre l'image d'un héros fabriqué par la propagande et celle des héros tombés sous les balles de la répression n'a fait que souligner l'antithèse. Ainsi, le héros Ceașescu devient le prototype de l'antihéros.

Un autre aspect qui explique l'usage de l'attribut de tyran à l'adresse de Ceașescu c'est le caractère «médiéval et barbare» de son gouvernement. Plusieurs discours contemporains le rappellent. Ainsi, le gouvernement de Ceașescu est considéré par un écrivain roumain comme un régime «obscurantiste et médiéval, défendu par le crime, la scélératesse et le mensonge. Et toujours, depuis plus d'un quart de siècle, je veux voir derrière les barreaux d'une prison le couple pathologique juché au pouvoir, à la tête de notre pays, grâce au soutien fourni par des forces historiques entrées dans l'histoire par les portes de la trahison, ce couple sinistre issu d'un mélange à parts égales d'Ubu, de Dracula et d'Al Capone»⁴. Bien que l'attribut de la tyrannie évoque surtout le détournement d'un pouvoir monarchique traditionnel, pour certains, les abus du pouvoir de Ceașescu lui sont comparables. En conséquence, pour les détracteurs du régime communiste, l'«Âge d'Or» devient l'«Âge de l'Obscurité»⁵. Ainsi, pendant la Révolution, plusieurs Roumains considèrent que le gouvernement de Ceașescu est le temps de la décadence, de la de-civilisation et du retour à la «barbarie médiévale». Le gouvernement de Ceașescu représente donc un grand pas en arrière. Ce recul est produit par l'incompétence et la médiocrité de l'élite politique communiste. «Nous sommes retombés dans le féodalisme à cause de l'ignorance qui a été transformée en loi

¹ Adrian CIOROIANU, *Le mythe...cit.*, p. 125.

² Le télégramme que Salvador Dali avait adressée au président Nicolae Ceașescu a été publié néanmoins in *Scântea*, XLIII, le 4 avril 1974, p. 5; v. aussi les commentaires d'Anneli Ute GABANYI, *The Ceașescu Cult. Propaganda and Power Policy in Communist Romania*, Editura Fundației Culturale Române, București 2000, p. 45.

³ Denis BUICAN, *Dracula et ses avatars...cit.*, p. 169.

⁴ Augustin BUZURA, «L'heure a sonné», in *Revue Roumaine*, no. 1, 1990, p. 3.

⁵ «La tyrannie est tombée. L'obscurité s'est évanouie! [...] J'aimerais vivre quelques années en lumière?», général Tarca Stelian, in Mihai TATULICI (coord.), *Revoluția română... cit.*, p. 112.

d'État»¹. La violence, le fanatisme et la tyrannie ne sont pas du tout en accord avec l'esprit politique moderne. En donnant l'ordre de tirer sur la population, Ceaușescu prouve qu'il est un «fanatique qui dirige son pays par des moyens médiévaux»². La sortie de l'«époque obscure de la dictature médiévale» demande un retour au savoir politique³, un réveil de la pensée libre et rationnelle. Le fanatisme, c'est l'attribut de la tyrannie. Il caractérise les terroristes qui continuent à lutter pour le président déchu⁴. Le tyran est un barbare, un étranger, un être aliéné de son époque et de son peuple. La violence de la tyrannie n'est pas compatible avec le sens de la civilisation⁵. En conséquence, Ceaușescu est accusé d'avoir détourné la nation roumaine de son destin européen⁶.

Dans ce contexte, il est important de souligner le rôle des médias dans la consécration définitive de l'image de tyran de Ceaușescu. Sans insister sur la mise en scène télévisée de la chute du régime communiste, nous allons nous arrêter, en ce qui suit, sur certaines chansons et slogans qui ont beaucoup contribué à la cristallisation des représentations de la tyrannie de Ceaușescu dans l'imaginaire révolutionnaire. Parmi les chansons favorites des jours de décembre 1989, l'ancien refrain quarante-huitard «Réveille toi Roumain!» s'est décidément imposé. Par ailleurs, il deviendra ensuite l'hymne de la Roumanie «libre». Or, il est utile de rappeler que les premiers vers prônent une incitation au renversement des tyrans. Quant aux slogans prononcés pendant ces jours-là, la plupart visent le président Ceaușescu et son épouse. Quelques-uns demandent le jugement de Ceaușescu alors que d'autres célèbrent sa chute. Le plus explicite slogan est «À bas le tyran!», scandé de nombreuses fois et affiché sur des panneaux ou sur les murs des bâtiments publics⁷. Le premier numéro du premier journal postcommuniste roumain, *Libertatea*, paru le 22 décembre, titre sur la première page: «Nous avons vaincu le tyran! Le tyran est vaincu! Ceaușescu et sa coterie ont été chassés par la volonté et le pouvoir du peuple»⁸.

Les médias étrangers ont eu aussi une contribution importante à la consécration de Ceaușescu dans l'imaginaire de la tyrannie. Avant 1989, l'Occident adressait des critiques constantes au régime autoritaire de Roumanie; en outre certains dirigeants communistes ont commencé également à formuler des points de vue critiques. L'attitude des Hongrois a été la plus virulente. Ainsi, une manifestation importante organisée le 27 juin 1988 à Budapest a reproché au président roumain ses projets de systématisation territoriale qui allaient détruire des milliers de villages hongrois de Transylvanie. Les manifestants n'ont pas hésité à scander des slogans dans lesquels le nom du président roumain était associé à celui de Hitler⁹. Quatorze mois avant la chute du président roumain, un journaliste français voyait en Ceaușescu un «Khmer rouge» qui défie l'Europe par ses abus:

¹ Cazimir IONESCU, in *ibidem*, p. 61.

² Ion ILIESCU, in *ibidem*, p. 42.

³ Silviu BRUCAN, in *ibidem*, pp. 43-44.

⁴ Teodor BRATEȘ, in *ibidem*, p. 104; v. aussi «La transcription du procès de Ceaușescu», site cité.

⁵ Jonathan FLETCHER, *Violence and Civilisation, An Introduction to the Work of Norbert Elias*, Polity Press, Cambridge, 1997, p. 45.

⁶ Mihai TATULICI (coord.), *Revoluția română... cit.*, p. 29.

⁷ *Ibidem*, p. 87.

⁸ *Libertatea*, an. I, no. 1, le 22 décembre 1988.

⁹ «50 000 manifestants à Budapest contre les projets de M. Ceaușescu pour la Transylvanie», in *Le Monde*, le 29 juin 1988; v. aussi Catherine DURANDIN, *Nicolae Ceaușescu...cit.*, p. 233.

«L'Europe n'existe pas. Si elle existait, comment pourrait-elle tolérer qu'un fou flanqué d'une bande de criminels détruise jusque dans ses fondements historiques l'un des peuples de notre continent? Le silence qui cache et enterre les événements de Roumanie devient de la complicité dans la mesure où les projets ridicules et odieux du „Conducător” entrent dans leur phase de réalisation. L'affreux petit tyran sanguinaire ne manque pas d'astuce»¹.

L'usage fréquent du terme de tyran à l'adresse de Ceașescu dans le discours exogène a contribué au succès de cette représentation dont l'accréditation semble problématique². Ainsi, en jouant sur la violence sensationnelle de l'oppression, les médias étrangers ont consacré, pendant la Révolution roumaine, de gros titres à la «tyrannie» de Ceașescu. Les exilés politiques roumains y ont aussi contribué. Un appel adressé à Michael Gorbatchev par le dramaturge Eugène Ionesco est très parlant pour ce qui est de la reconstruction de l'image de Ceașescu, oscillant entre celle d'un être pathologique et le portrait d'une créature bestiale: «Ceașescu est absolument un fou et un monstre. Il est à la fois Bokassa, Amin Dada, Pol Pot et cent fois plus. Il met en prison à tour de bras, il met au bagne à tour de bras, il exécute des gens, il les fait tuer quelques fois par ruse, en les faisant écraser par des voitures ou des camions»³. Le discours étranger comme reflet de la situation endogène devient bientôt une instance qui ratifie et alimente les représentations roumaines de la tyrannie du président roumain⁴. Plusieurs analyses de la tyrannie roumaine se sont construites à l'articulation de ces deux discours⁵. Des analogies curieuses et étonnantes, des allégations insolites et drôles, ont façonné le portrait mythique du «tyran» Ceașescu pour le faire entrer dans la galerie universelle de la tyrannie.

Dans ce contexte, plusieurs discours exploitent les différences classiques entre la tyrannie et la dictature. Si la dictature exprime un réflexe autoritaire comme réponse à un danger externe qui vise l'intégrité de la communauté politique, la tyrannie représente un gouvernement contre le pays. Le dictateur passe pour l'un des meilleurs citoyens⁶, alors que le tyran est aliéné par ses excès du corps politique de la nation. Tout un système mythique s'est construit à l'époque autour du caractère «étranger» du président roumain. La parodie judiciaire que fut son procès est à cet égard éloquent. Par l'usage de la violence, Ceașescu devient un «étranger»; il n'est plus Roumain, car il s'insurge contre la volonté du peuple. Plusieurs clichés appuient la construction de cette aliénation: il fait appel aux terro-

¹ Rovan JOSEPH, «Dictature. Un „Khmer rouge” à Bucarest», in *Le Monde*, le 4 octobre 1988.

² Durant la chute du régime communiste, les médias occidentaux ont montré une préoccupation constante pour la construction de l'image de Ceașescu en tant que tyran. Plusieurs articles et commentaires ont eu des titres éloquentes. V. par exemple Célestine BOHLEN, «Tyrant's Fall Brings Joy to one Family», in *The New York Times*, 26 December 1989, pp. 1 et 16;***, «L'effondrement du régime Ceașescu. Les réactions à travers le monde», in *Le Monde*, le 24 décembre, 1989; Otto FRIEDRICH, «When Tyrants Fall», in *Time*, 8 January 1990; John GREENWALD, «A Revolution's Unlikely Spark», in *Time*, 1st January 1990; Bruce W. NELAN, «Slaughter In The Streets. A Massacre Triggers the Downfall of the Tyrannical Ceașescu, but Civil War Erupts Across the Land», in *Time*, January 1990, etc.

³***, «Eugène Ionesco lance un appel à M. Gorbatchev», in *Le Monde*, 21 décembre 1989; v. aussi, ***, «Un appel d'Eugène Ionesco au pacte de Varsovie», in *Le Monde*, le 26 décembre 1989.

⁴***, «Rapports From the Rumanian Capital by Correspondents for Tass», in *The New York Times*, 23 December 1989.

⁵***, «L'effondrement du régime Ceașescu. Les réactions à travers le monde», in *Le Monde*, le 24 décembre, 1989.

⁶ Voir une exception notable à cette représentation, l'institution du *podestà* dans certaines cités médiévales italiennes.

ristes étrangers pour tuer les jeunes et les enfants roumains; les époux Ceaușescu mangent de la viande importée et déposent leur argent dans les banques étrangères. De surcroît, l'alterité de son image est renforcée par la référence à une marginalité honteuse: tzigane, voire d'origine tartare¹, il se fait attribuer des identités ethniques à connotation dégradante dans l'imaginaire roumain.

Les aspects rituels

En 1989, une grande partie de la société roumaine, dont l'attitude équivoque devant le communisme est connue, voit en Ceaușescu la source de tous ses maux. Toute la Roumanie voulait un changement sans en payer le prix². Plusieurs activistes sont parfois heureux de cacher leurs excès derrière la figure du Dirigeant. Lorsque l'on parle de mauvais gouvernement, on identifie en Ceaușescu le seul coupable; il devient en quelque sorte bouc émissaire de tous les maux et les injustices produites par le régime³. La plupart des «victimes du système» exerçaient la servitude volontaire en attendant la chute de son gouvernement oppressif. Pour eux, le président et ses proches acolytes doivent passer pour les seuls responsables.

Une autre partie des Roumains, qui vivent la honte obsédante de l'inaction de leurs concitoyens devant l'oppression communiste, ont vu dans le mouvement révolutionnaire de décembre 1989 la meilleure occasion de prouver à l'Occident que la *mămăliga*⁴ a finalement «explosé». Ils considèrent que la méchanceté de Ceaușescu est non seulement la principale raison de l'inaction, mais aussi une excuse très utilisée. Pour eux, Ceaușescu fait figure de tyran cruel et oppressif. Plus la méchanceté de Ceaușescu est grande, plus l'héroïsme de ceux qui l'ont renversé est brillant. La tyrannie de Ceaușescu est la pierre angulaire autour de laquelle ils articulent des représentations de l'héroïsme des martyrs révolutionnaires. Par le sang de ces martyrs, les Roumains ont prouvé qu'ils sont sortis de l'inertie historique de la servitude⁵. Ils mettent parfois en œuvre une esthétique du pathétique qui fait passer les Ceaușescu pour une incarnation du Mal absolu⁶. Si l'image de Ceaușescu était moins cruelle, le mérite des centaines de victimes de la Révolution serait déconsidéré. Or, par le sang de ces martyrs les Roumains devraient justifier leurs affinités «européennes» à la liberté:

¹ Adrian CIOROIANU, *Le mythe...cit.*, p. 30.

² Jean-Marie Le BRETON, *La fin de Ceaușescu. Histoire d'une Révolution*, l'Harmattan, Paris, 1996, p. 120.

³ Sur la pensée sacrificielle v. Bernard LEMPET, *Critique de la pensée sacrificielle*, Seuil, Paris, 2000; Denis JEFFREY, *Rompre avec la vengeance. Lecture de René Girard*, Les Presses de l'Université Laval, Éditions de l'IQRC, Québec, 2000 et notamment le livre classique de René GIRARD, *Le Bouc émissaire*, Grasset, Paris, 1982.

⁴ Le syntagme dont la paternité appartient à Khrouchtchev fut consacré par Steven L. Sampson, pendant le Congrès d'Études roumaines qui a eu lieu à Avignon en été 1983; Steven L. SAMPSON, «Muddling Thought in Rumania or: Why the Mămăliga Doesn't Explode», in *International Journal of Roumanian Studies*, vol. 3, (1981-1983), nos. 1-2, pp. 165-185.

⁵ Sur le fatalisme roumain, v. Dennis DELETANT, «Fatalism and Passiveness in Romania: Myth and Reality», in *In Honorem Paul Cernovodeanu*, ed. Violeta BARBU, Editura Kriterion, București, 1998, pp. 325-337.

⁶ Cf. Stamatios TZITZIS, *Esthétique de la violence*, PUF, Paris, 1997, p. 44.

«Nos jeunes ont anéanti la savante philosophie de la résignation et du fatalisme du notre peuple, du dos tourné à l'histoire et de la „*mămăliga* qui n'éclate pas". Je suis heureux que la *mămăliga* ait éclaté, si terriblement que nous avons pu, en quelques jours à peine, brûler toutes les étapes, toutes les prévisions qu'un politicien ou même un magicien professionnel ne se serait jamais hasardé à faire [...] Nous sommes rentrés le front haut dans une Europe que nous n'avons, en réalité, jamais quittée»¹.

Si ces héros ne sont que des victimes collatérales d'un coup d'État bien monté, leur héroïsme n'est point une catharsis consentie au nom de la liberté. Bien au contraire, le cercle vicieux du mensonge continuerait et le signe de la honte dominerait de nouveau l'image de la nation. Il est assez difficile d'accepter l'hypothèse selon laquelle le renversement de Ceașescu a été mis en scène par des gens bien engagés dans son système politique. Même les victimes survivantes refusent de donner un tel sens à leur sacrifice. Le «tyran» a été abattu par le brave peuple. Contester ce mérite du peuple, c'est contester ses vertus. Voilà le dogme qui a fourni les fondements essentiels aux représentations de la tyrannie de Ceașescu, faisant de lui un bouc émissaire. Éliminer Ceașescu c'était éliminer le mal. D'autant plus que plusieurs personnes ont considéré l'existence d'un tyran comme la meilleure excuse à la servitude (in)volontaire².

Culpabiliser exclusivement Ceașescu et ses plus proches acolytes devient un réflexe rhétorique de plusieurs discours roumains. Un besoin instinctif de nommer le mal impose la désignation concrète des agents de la méchanceté. L'exorcisation du passé collectif ne pourrait se faire en appelant les démons du mal par leurs propres noms. En incarnant les maux du régime communiste, ses angoisses et ses excès, le nom de Ceașescu devient synonyme de tyran. Il y a également d'autres noms qui riment avec l'attribut de tyran. Celui d'Elena Ceașescu est lui aussi visé. De cette façon, la tyrannie devient une marque de la malignité qu'on applique à la famille Ceașescu et parfois à ses proches collaborateurs. L'accusation de génocide portée à l'adresse du couple présidentiel et des anciens membres du Conseil Politique Exécutif est à cet égard significative³.

Juger et éliminer les tyrans offre une sortie symbolique de la société roumaine d'un âge de la honte et de l'obscurité. De ce point de vue, l'exécution des Ceașescu aurait dû être un tyrannicide exemplaire qui sanctionne par sa violence la fin d'une époque de la tyrannie. La mise en scène de ce meurtre a habilement exploité l'image de tyran de Ceașescu et a tenté de la consacrer incontestablement par le droit positif. Le procès et l'exécution du président communiste représentent un repère important pour la dynamique des représentations concernant la tyrannie de Ceașescu. Le tyrannicide est la fin exemplaire de tout tyran. Néanmoins, en tant que rituel de passage, l'élimination des Ceașescu produit le premier renversement symbolique pour l'imaginaire de la tyrannie du président déchu. Par la violence de la mort, les coupables deviennent des victimes et les victimes deviennent des bourreaux. Immoler les «tyrans» selon les méthodes propres à la «tyrannie» remet en question la logique juridique de la chute de la tyrannie. En conséquence, la crise sacrificielle survenue après l'exécution du couple présidentiel a beaucoup contribué à la polarisation des représentations concernant la tyrannie de Ceașescu.

¹ Augustin BUZURA, «L'heure a sonné», cit., p. 3.

² Dennis DELETANT, *Ceașescu and the Securitate: Coercition and Dissident in Romania*, Hurst and Company, London, 1995, p. 386.

³ Mircea BUNEA, *Praf în ochi. Procesul celor 24-1-2*, Scripta, București, 1990, pp. 59-107.

Reprocher aux époux Ceaușescu tous les maux de l'ancien ordre politique est la façon la plus commode de régler les comptes avec un passé traumatisant et incommode. L'élimination physique des Ceaușescu représente la garantie symbolique d'un changement politique irréversible. L'ancien ordre aurait définitivement dû succomber lorsque la transcendance du corps politique de la nation animait les nouvelles institutions¹. Néanmoins, la logique symbolique de la sortie d'un régime violent demande l'exorcisation de la violence par elle-même. Ainsi, le passage vers un autre ordre politique, perçu comme un retour mais aussi comme une évolution, aspire à une mise en scène rituelle. Le rituel arrive à recomposer, dans le domaine des symboles, une consistance mythique du changement politique qui rejette toute remise en question ultérieure. Une fois consacré par la violence rituelle, le changement s'inscrit dans une logique symbolique mise au service du nouvel ordre politique. Ainsi, le meurtre violent des époux Ceaușescu veut passer pour un tyrannicide exemplaire. Il fallait que leur mort s'identifie à celle de leur régime. De cette façon, l'assassinat des Ceaușescu a été l'épisode central de l'économie rituelle de la sortie du communisme. Les Ceaușescu sont les boucs émissaires que la société roumaine a été prête à sacrifier sur l'autel de sa cohésion. En tant que «tyrans», ils représentent la quintessence du mal en politique et la source de plusieurs fléaux. Leur élimination aurait dû être un rituel sacrificiel qui réconcilierait les Roumains et apprivoiserait leur passé récent. On avait besoin de tyrans cruels pour déculpabiliser une élite politique entière et justifier l'injustifiable.

Le rituel sacrificiel est né de la faculté qu'a l'homme de substituer l'objet sur lequel porte sa violence par un autre objet. Le sacrifice est une mesure préventive de la violence. Il permet de ressouder l'unité de la communauté en lui faisant revivre la violence sacrificielle qui est à l'origine de l'ordre politique et social. Dans une Roumanie traumatisée par l'expérience communiste, où les solidarités traditionnelles ont été brisées, la dialectique de la vengeance aurait pu aboutir à la dissolution sociale. Il est connu que la mise en place du régime communiste en Roumanie n'a pas été seulement l'œuvre de Ceaușescu. Elle concerne également une bonne partie de la société roumaine, entraînée dans les structures de pouvoir. Néanmoins, pendant ses dernières années, le président Ceaușescu a considérablement élargi l'écart symbolique qui le séparait de la société, aboutissant ainsi à sa complète aliénation. Son culte de la personnalité qui contrastait avec la situation misérable du pays, sa démagogie, reprochée par les médias occidentaux, ou bien le renforcement du culte de son épouse, ont fait de Ceaușescu le principal symbole de l'échec du communisme. Ainsi, le couple Ceaușescu cesse de faire partie de la société roumaine et passe pour le principal responsable d'un régime politique oppressif. Durant les journées de la Révolution, lorsque la violence du peuple cherche à démanteler les vestiges de l'ancien ordre, les Ceaușescu deviennent la cible favorite de la haine. Avant de tomber sous les balles du peloton d'exécution, ils ont été tués «en effigie»² dans tout le pays. Par leur sacrifice sur l'autel du changement politique, la société roumaine semble vouloir récupérer sa cohésion menacée par l'esprit de vengeance et se purifier de tous les maux du passé.

Selon René Girard, toute société cherche à détourner la violence interne par le sacrifice d'une victime émissaire³. Chez les Roumains, le besoin de nommer le mal

¹ Marc ABÈLÈS, *Anthropologie de l'État*, Armand Colin, Paris, 1990, p. 148.

² Plusieurs portraits de Ceaușescu et de sa femme ont été pendus, percés, rompus ou brûlés pendant ces jours-là et durant les mois suivants.

³ René GIRARD, *La violence et le sacré*, Grasset, Paris, 1972, p. 178.

et celui de se détacher d'un passé gênant ont fait de Ceașescu une cible idéale pour tous les reproches. Toute procédure rituelle suppose une gestion particulière du temps et de l'espace. En tant que cérémoniel du changement politique, la mise en scène de la mort de Ceașescu a constitué un moment «en marge» de la vie ordinaire des Roumains. Elle s'est déroulée dans un lieu marginal par rapport à la topographie politique habituelle. Le procès et l'exécution des Ceașescu n'ont pas été transmis en direct. Ainsi, ce cérémoniel de passage politique est devenu pour la majorité des Roumains essentiellement un récit. Le film du procès a été diffusé partiellement quelques jours après et retransmis plus tard *in extenso*. On a dévoilé graduellement la scène de l'exécution et de l'enterrement. En tant que récit, cette cérémonie télévisée a interrompu les rythmes de la vie quotidienne et a transformé les spectateurs en témoins¹. Son dosage diachronique a introduit la société dans un jeu initiatique où le savoir satisfait progressivement le besoin de sens². Il a inséré plusieurs fois le passé dans le présent en incitant à des remémorations. La télévision a transporté ce rituel public dans l'espace et dans le temps domestiques. Par l'intermédiaire de la télévision, ce sacrifice rituel a été institutionnalisé et ordonné dans un climat immuable, où la frontière entre sacré et profane, entre public et privé, est difficile à tracer. Cependant, l'ambivalence symbolique qui caractérise tout acte de violence a mis son empreinte sur les représentations de la tyrannie de Ceașescu.

L'efficacité de ce sacrifice, qui devait aboutir à la canalisation de la violence et à la domestication de la vengeance, est mise en question par certains dysfonctionnements rituels. On peut même parler d'une crise sacrificielle, qui a détourné la méchanceté de Ceașescu et érodé son image du tyran. Ainsi, la culpabilité criminelle du couple présidentiel commence à se dissoudre dans la responsabilité politique de ses concitoyens.

Le meurtre de Ceașescu en tant que cérémoniel rituel n'a pas réussi à accomplir sa fonction cathartique. Il n'a pas réussi à consacrer, par la violence, le passage vers le nouvel ordre politique. Or, selon René Girard, il y a deux raisons pour expliquer une crise sacrificielle. Toutes les deux concernent les rapports diachroniques tissés entre la dynamique rituelle et les représentations sociales. D'une part, la crise sacrificielle arrive quand la rigidité des rituels s'oppose aux changements. D'autre part, elle peut se produire lorsqu'il y a un trop grand bouleversement social. Dans le premier cas, il s'agit d'une usure du rituel, qui perd son efficacité symbolique. De cette façon, on arrive à une banalisation de sa mise en scène par rapport au présent et au passé. Selon cette perspective, la parodie judiciaire nommée «le procès des Ceașescu» évoque ouvertement les jugements politiques que les communistes faisaient subir à leurs rivaux:

«On retrouve toujours, dans l'arsenal juridique d'une tyrannie, des lois qui permettent d'en prendre à son aise avec le droit, au sens noble qu'il faudra toujours donner à ce mot. L'ironie de l'histoire aura voulu que les époux Ceașescu soient jugés en vertu des dispositions exceptionnelles édictées par

¹ Sur la dimension rituelle de la mise en scène télévisée d'un tel événement politique, v. Daniel DAYAN, Elihu KATZ, *La télévision cérémonielle*, tr. fr., PUF, Paris, 1996, pp. 100 sq.

² Michel TATU, «La seconde mort des Ceașescu. La diffusion d'une version plus complète du procès des dictateurs roumains ternit encore plus l'image du nouveau régime de Bucarest», in *Le Monde*, le 24 avril 1990; Bertrand TILLIER, «Ceașescu comme Louis XVI», in *Le Monde*, le 11 mai 1990.

le despote lui-même il y a vingt ans...pour protéger son pouvoir. On peut dire qu'il s'agit d'un juste retour des choses...Le procès des Ceaușescu, plus monté que montré»¹.

Le changement social rapide a atténué lui aussi le rôle exutoire de ce sacrifice. Ceaușescu, en tant que victime symbolique, a perdu progressivement tous ses attributs exutoires. Il est devenu plutôt le prix que les anciennes structures du pouvoir communiste veulent payer pour leur survivance et pour leur reproduction dans les cadres institutionnels du nouvel ordre politique. Le pacte initial conclu sur l'identité de la victime rituelle semble ainsi rompu unilatéralement par l'imposition et la trahison.

Objet d'une mémoire partagée, le meurtre de Ceaușescu est graduellement déchargé de toutes ses connotations symboliques, arrivant jusqu'à la vengeance habituelle. La simulation de l'acte de Justice fait glisser le rituel sacrificiel dans le domaine de la justice institutionnalisée. Loin de rationaliser la vengeance, le tribunal qui a jugé le couple Ceaușescu se laisse lui-même entraîner dans le cercle vicieux de la violence verbale. En outre, l'assassinat du couple présidentiel pendant Noël s'est avéré un élément important dans le processus de déculpabilisation du président. Quelles qu'aient été les raisons invoquées, tuer Ceaușescu pendant la célébration de la naissance du Christ est une offense à la réconciliation et à la paix chrétienne. Il n'est pas surprenant que plusieurs représentations destinées à réhabiliter la mémoire de ce président aient exploité ultérieurement, avec insistance, ce détail. Les fondations du nouvel ordre reposent sur un crime. De surcroît, la confusion entre légalité et légitimité a entraîné autant l'échec procédurier que la crédibilité du procès de Ceaușescu, car pour un procès, l'important n'est pas de punir mais de prononcer une parole de justice². Ainsi, les Ceaușescu deviennent eux-mêmes victimes d'une farce juridique, et dans cette hypostase ingrate, ils stimulent un travail de deuil. Leur méchanceté commence à être partagée avec celle de leurs bourreaux.

Le passage symbolique vers un autre ordre politique s'est donc fait dans l'obsession du retour. Non pas le retour de Ceaușescu, mais celui des mauvaises mœurs de son époque. La disjonction stratégique entre le corps politique et civique, que Ceaușescu expérimente durant son procès, traduit une habile stratégie de survivance. Le corps politique de Ceaușescu n'est pas mort du tout. Son spectre anime l'imaginaire politique autochtone et nourrit des représentations ambivalentes. Quant à l'image de Ceaușescu, elle s'humanise, et l'antihéros est en train de devenir à nouveau un héros. Le contraste entre l'insolence des juges et la conduite persévérante des époux Ceaușescu incite surtout à une réhabilitation. De cette façon, les avatars de l'image de Ceaușescu connaissent une réversibilité certaine. La figure du tyran et celle du héros ont plusieurs traits en commun.

Ainsi, le meurtre de Ceaușescu reste non seulement un repère important pour la dynamique des représentations concernant sa tyrannie, mais il représente aussi un premier point de départ pour sa réhabilitation. Cette réhabilitation coïncide avec la mise en doute du caractère spontané et populaire de la Révolution. Au fur

¹ Bruno FRAPPANT, «Procès monté», in *Le Monde*, le 28 décembre 1989.

² V. à cet égard le commentaire de Paul Ricœur dans le débat intitulé «Guérir des violences collectives», in René GIRARD et al., *Violences d'aujourd'hui, violence de toujours: textes des conférences et des débats des XXXVII^{èmes} Rencontres internationales de Genève, L'Âge d'Homme*, Genève, 2000, p. 265.

et à mesure que la diversion des terroristes est prouvée et la thèse du génocide abandonnée, la mémoire du procès de Ceaușescu commence à travailler ouvertement pour l'exorcisation de son image tyrannique¹.

La violence et l'architecture symbolique de l'image du tyran

Le pouvoir et la violence ont toujours donné lieu à de nombreuses représentations politiques, mobilisant à leur profit beaucoup de symboles et de mythes. Si l'on parle d'une architecture symbolique de l'imaginaire politique du mauvais pouvoir, le thème de la tyrannie est sa clé de voûte. Devenue archétype de la pensée politique, la tyrannie tire sa consistance sémantique de plusieurs structures mythiques qui débouchent sur la réversibilité des symboles. La tyrannie, c'est un détournement. C'est le détournement du bon pouvoir et une offense portée à tout ordre politique subjectif. La tyrannie traduit l'ambivalence du pouvoir mais aussi son polymorphisme. Elle est le pilier autour duquel s'organise un échafaudage mythique entier, qui joue sur les symboles et sur la dynamique de ses représentations. La tyrannie est l'incarnation de la violence, si elle n'aboutit pas à revendiquer de façon convaincante le monopole de la coercition légitime. Ainsi, la tyrannie est parfois une question d'image et de discours qui exploite le caractère subversif des représentations politiques².

Si le thème de la tyrannie a un parcours assez long dans le domaine des représentations politiques, sa longévité témoigne aussi de sa richesse symbolique. Depuis l'Antiquité grecque, la tyrannie a constamment enrichi sa fortune mythique par de nombreuses analogies et paraboles. Sa galerie s'est également ornée, à chaque époque, de plusieurs portraits de personnages historiques et imaginaires. Sa consistance se renouvelle et de nouveaux symboles s'ajoutent incessamment à son imaginaire.

Les stratégies rhétoriques de mise en discours du mauvais pouvoir évoluent elles aussi. Toujours antithèse du pouvoir légitime et de ses pratiques, la tyrannie construit son image sur des fondements symboliques analogues, mais renversés. Ainsi, entre la tyrannie et le bon gouvernement, il y a une certaine ambivalence qui se traduit souvent par un renversement des rôles. Bâties sur le terrain délicat des jugements de valeurs, les représentations de la tyrannie sont tributaires tant d'une éthique, que d'une esthétique du discours sur la violence. Au-delà de ses stratégies discursives, l'image de la tyrannie exploite un important fond mythique complémentaire. Or, les mythes sont à la fois des allégories et des codes qui permettent un décryptage particulier de l'opposition entre Bien et Mal³. Ils tissent des relations flottantes entre signifiant et signifié, dont le sens ésotérique paralyse toute interprétation univoque. Ainsi, les représentations de la tyrannie et l'image du tyran exploitent à leur profit les mythes et les symboles du bon gouvernement. Entre le héros et l'antihéros, il y a une consubstantialité dont témoigne le portrait de tout tyran. Bien que toute vision manichéenne plaide pour l'opposition nette entre la tyrannie et le bon gouvernement, l'image du tyran est construite à l'interférence entre plusieurs vices et vertus. Leur conflit, tranché en faveur de la méchanceté,

¹ Cf. Ion CRISTOIU, «Regele Lear la Târgoviște», in Viorel DOMENICO, *Ceașescu la Târgoviște*, Editura Ion Cristoiu, București, 1999, pp. 201-207.

² Stamatios TZITZIS, *Esthétique de la violence*, cit., p. 56.

³ Louis-Jean CALVET, *Roland Barthes. Un regard politique sur le signe*, Payot, Paris, 1973, p. 39.

consacre définitivement le sens tragique de la tyrannie. La dimension moralisante de tout discours sur la violence oblige à un ancrage dialectique de la tyrannie.

L'image du tyran est donc calquée sur celle du bon gouverneur. Elle évolue dans le temps et récupère à son compte plusieurs traits que le portrait du bon pouvoir a abandonnés durant des siècles et a connus à travers diverses cultures. Ainsi, à l'époque moderne, les allégories monarchiques de l'image d'un président de la République le rendent susceptible de tyrannie. La tyrannie est l'expression de l'altérité politique radicale, qui projette les promoteurs du mal en politique au-delà des limites de l'humain. Mais l'attribut de tyrannie est un symbole dont l'usage abusif finit par le désacraliser. La tyrannie est elle aussi réversible sous l'impact de la mémoire collective. Celui qui passait pour le pire tyran peut être la victime du monopole discursif de ses adversaires. De cette façon, les valeurs mythiques du pouvoir imposent des évolutions parfois étonnantes. Si les religions et les idéologies ont un rôle important dans le façonnage imaginaire des héros, des martyrs et des idoles, elles sont elles-mêmes des fabriques d'antihéros et de tyrans. Ainsi, la seule dimension objective de l'image du tyran est déterminée par les rapports entre lui et ses victimes.

L'image de tyran repose sur plusieurs structures mythiques complémentaires. Au fur et à mesure que les sources de légitimité politique changent, elles traduisent fidèlement leurs conversions. De cette façon, l'image de la tyrannie de Ceaușescu, bien qu'elle semble construite sur un archétype classique, comporte plusieurs aspects qui font la spécificité du nouveau sens du mal en politique. Cette image exploite la dimension charismatique de son pouvoir, mais s'appuie également sur l'idée de représentativité politique. Sa tyrannie joue sur le renversement du culte du dirigeant, mais aussi sur la condamnation du système communiste. En outre, le portrait «tyrannique» de Ceaușescu bénéficie d'une polyvalence symbolique engendrée par plusieurs siècles de rhétorique politique roumaine et occidentale. Peu nombreux sont les traits classiques de l'image du tyran qui ne sont pas mobilisés dans le discours des détracteurs de Ceaușescu. Quant aux dénominations, il est à la fois despote, tyran, dictateur totalitaire, bête apocalyptique et vampire. Néanmoins, ce portrait effrayant est loin de faire l'objet d'une adhésion totale. Le héros de jadis et le tyran d'aujourd'hui sont en train de fusionner.

À la lumière de ces considérations théoriques, on va explorer en ce qui suit l'échafaudage mythique sur lequel repose le portrait de Ceaușescu en tant que tyran. Nous allons commencer avec le thème classique de l'usurpation, pour passer ensuite en revue les principales variantes que ce portrait comporte. Ainsi, on va explorer les avatars symboliques de l'image de héros de Ceaușescu et les artifices rhétoriques destinés à soutenir les représentations de sa tyrannie. En guise de conclusion, nous nous attarderons sur la dynamique diachronique de ces représentations et leur trajectoire dans l'imaginaire politique contemporain. Comme le portrait de Ceaușescu est devenu un archétype de la tyrannie, cette enquête s'appuie tant sur des documents roumains que sur divers discours occidentaux.

Autour de l'usurpation

L'usurpation est un ancien lieu commun de la tyrannie¹. Elle concerne l'accès au pouvoir et, souvent, elle évoque la violence et les abus de pouvoir. Ses raci-

¹ Cf. Benjamin CONSTANT, *De la liberté chez les Modernes*, éd. Marcel Gauchet, Hachette, Paris, 1980, p. 166.

nes imaginaires renvoient d'abord à la légende de Lucifer, mais aussi à plusieurs épisodes de la mythologie grecque dont le mythe de Prométhée. L'usurpation vise la nature du pouvoir, mais parfois l'usurpateur arrive à devenir le fondateur d'un nouvel ordre politique.

Dans le cas de Ceașescu, le thème de l'usurpation colonise plusieurs représentations de sa tyrannie. D'une part, elle apparaît habituellement dans les reproches faites au système politique communiste par les exilés roumains et la propagande occidentale¹. Dans ce cadre discursif, l'usurpation de Ceașescu est une conséquence de l'ordre politique instauré en Roumanie après la seconde guerre mondiale. Selon plusieurs exilés politiques, la culpabilité de cette usurpation devrait être partagée entre tous les grands pouvoirs de l'époque, y compris les Occidentaux. Si l'imposition externe du communisme roumain représente un argument sérieux au profit de Ceașescu, ses tentatives de légitimation charismatique ont attiré plusieurs critiques à l'extérieur du pays. En essayant de renforcer les fondements juridiques de son pouvoir politique, le président roumain était en train de forger une nouvelle légitimation politique qui le rendrait invulnérable, tant aux dogmes marxistes qu'aux accusations des opposants exilés. En jouant à la fois sur le nationalisme et sur le communisme révolutionnaire, la propagande du régime a inséré le régime de Ceașescu dans l'histoire nationale, en le mettant sous le signe du providentiel². Néanmoins, après la popularité dont il jouit les premières années, Ceașescu doit affronter plusieurs critiques. On lui reproche une double usurpation. Les anciens leaders communistes affirment qu'il voulait atteler le Parti Communiste Roumain au service de sa famille, alors que les Occidentaux lui reprochent le culte du dirigeant dans lequel ils voient une véritable usurpation monarchique. Ainsi, tant la propagande occidentale, que certains communistes roumains ont constamment blâmé l'autoritarisme politique de Ceașescu. Néanmoins, chaque partie voit différemment son usurpation. Si les critiques des Occidentaux considèrent le détournement du pouvoir comme une pratique spécifique au communisme, les communistes croient que le gouvernement personnel de Ceașescu discrédite le devenir socialiste du pays. Au-delà du souci affiché pour le destin du communisme, la plupart de ces contestataires regrettent en fait leurs anciennes places dans la hiérarchie politique. La différence entre les deux types d'usurpation se voit clairement dans les discours politiques prononcés pendant les premiers jours de la Révolution. Ainsi, les anciens communistes apprécient la déconsidération du communisme roumain comme une conséquence exclusive du régime Ceașescu. Pour assurer l'exorcisation et la pérennité des anciennes élites, le «tyran» devait en être le principal responsable³.

Selon Ion Iliescu, les Ceașescu se sont autointitulés «des élus du peuple, des communistes, [...], ils n'ont eu rien à partager avec le communisme ni avec son idéologie, ni avec le socialisme scientifique. Ils ont sali le nom du Parti Communiste, la mémoire de ceux qui se sont sacrifiés pour la cause du socialisme dans ce pays»⁴. De cette façon, la grande partie des orateurs communistes qui ont parlé à la télévision nationale se sont montrés circonspects envers les critiques du communisme et ont attribué toute la responsabilité du désastre national au président

¹ Adrian CIOROIANU, *Le mythe...* cit., p. 74.

² *Ibidem*, pp. 69 sq.

³ Mihai TATULICI (coord.), *Revoluția română...* cit., p. 42.

⁴ *Ibidem*, p. 46.

déchu¹. Les débats engagés autour de la mémoire du communisme et de l'usage du mot «camarade» en sont la preuve².

Après ces premiers automatismes idéologiques, les anciens communistes ont choisi de joindre leur discours à celui des opposants anticommunistes, affirmant que l'ancien président avait usurpé les droits du peuple roumain. De cette façon, la question de l'usurpation surgit de façon directe durant le procès des Ceaușescu. Devant le refus obstiné de la reconnaissance juridique mutuelle, les accusés et les accusateurs changent leurs imputations réciproques concernant l'usurpation du pouvoir. Lorsque Ceaușescu accuse ouvertement les organisateurs du procès de coup d'État et d'usurpation du pouvoir, le juge Georgică Popa répond en invoquant l'usurpation de Ceaușescu. Néanmoins, aucun chef d'accusation ne contient explicitement l'imputation d'usurpation à l'adresse du couple présidentiel, bien que l'on ait évoqué l'habitude de Ceaușescu de parler au nom du peuple entier³.

Un repère important dans l'imaginaire de l'usurpation du pouvoir reste l'origine modeste de Ceaușescu. Né le 26 janvier 1918 dans une famille de paysans d'Olténie, le premier président de la Roumanie a connu une ascension prodigieuse. Ayant une éducation élémentaire, mais doué de certaines habiletés politiques, il a réussi à monter assez vite dans la hiérarchie du Parti Communiste Roumain en s'attirant la jalousie de ses anciens camarades. Son origine modeste et le manque d'une formation solide ont fait l'objet de nombreuses moqueries dans les milieux intellectuels roumains. Les prétentions scientistes de sa femme, issue d'un milieu semblable, ont fait également le sujet de plusieurs blagues. L'usurpation des titres scientifiques est d'ailleurs un aspect important de l'image «tyrannique» des Ceaușescu. Même pendant leur procès, le juge ne manque pas l'occasion de se moquer d'Elena: «La femme savante, ingénieur, académicienne, qui ne savait pas lire! L'analphabète devenue académicienne!».

Dans la propagande du régime communiste, les époux Ceaușescu passent pour le principal couple de la nation. Mais, au fur et à mesure que la qualité de la vie empire, le «génie des Carpates» et sa «femme savante», deviennent assez impopulaires. Pour la plupart des Roumains, ils sont des parvenus séduits par le mirage du pouvoir. Démunis des moyens intellectuels et dépourvus de tout sens de modération, l'ascension politique a anéanti graduellement toutes leurs vertus. En revanche, plusieurs vices leur sont progressivement attribués; les reproches qui visent la politique du couple Ceaușescu s'articulent parfois au thème de leur ignorance et de leur origine modeste. Selon ces représentations, le passé villageois et la mentalité archaïque auraient poussé les Ceaușescu à travailler à un renversement pervers de l'ordre du progrès. De ce fait, l'«opposition par la culture» devient un refrain favori des intellectuels roumains⁴.

En tant que paysan déraciné devenu ouvrier, Ceaușescu veut «labourer» la géographie du pays et façonner une nouvelle Roumanie. Il voulait insérer son pouvoir dans un temps et un espace nouveaux, produire une société originale. Diverses traditions ont été inventées alors que d'autres sont détournées à son profit. Il passe

¹ Petre ROMAN, *Le Devoir de Liberté*, Payot, Paris, 1992, p. 113.

² Mihai TATULICI (coord.), *Revoluția română...* cit., pp. 23 et 43.

³ V. le discours du juge Georgică Popa in «La transcription du procès de Ceaușescu», site cité.

⁴ Katherine VERDERY, *National Ideology Under Socialism. Identity and Cultural Politics in Ceaușescu's Romania*, University of California Press, Berkeley, 1991, p. 278.

pour un usurpateur de la coutume et le créateur d'un ordre politique pervers. C'est donc à travers le mythe du démiurge que l'imaginaire de la tyrannie convoque à son profit les représentations de l'usurpation de Ceașescu.

Le tyran comme démiurge

Dans l'imaginaire politique, tout tyran usurpateur a une image ambivalente. Il est à la fois un grand démolisseur, mais aussi un grand bâtisseur. L'obsession de la légitimation impose à tout usurpateur de travailler pour l'édification d'un nouvel ordre. Les ambitions d'ancrer le nouveau pouvoir dans l'ordre universel demandent non seulement une redéfinition idéologique mais aussi un aménagement du décor politique. Le nouvel ordre doit avoir ses symboles, ses mythes fondateurs et ses rituels. Les démolitions frappent les repères d'un passé incommode, alors que les nouvelles constructions légitiment le pouvoir et expriment symboliquement sa grandeur. L'usurpateur détourne le temps et veut absolument marquer l'espace politique de son époque. Ses constructions sont le symbole de son temps; elles enracinent les nouvelles traditions et consacrent ses «lieux de mémoire». Or, les grands travaux sont généralement l'expression d'une mobilisation forcée. L'histoire de la construction du canal Danube-Mer Noire en témoigne. C'est ici que l'usurpation rejoint la violence. Le discours péjoratif à l'adresse de certains «tyrans» exploite assez souvent le versant créateur de leur gouvernement. Les images posthumes de Pisistrate, Néron ou Mussolini en sont quelques repères.

Cette ambivalence de l'image de l'usurpateur-constructeur met son empreinte sur l'image du «tyran» Ceașescu. Toutes ses tentatives de façonner un «homme nouveau», une autre géographie et une nouvelle époque sont réinterprétées dans la grille de sa méchanceté¹. De la sorte, l'«homme nouveau» a une mémoire empoisonnée, la géographie nouvelle est un attentat écologique et ethnologique, alors que l'«époque d'or» n'est qu'un âge de la terreur². Le discours rétrospectif sur la «tyrannie» de Ceașescu exploite tous ces thèmes pour prouver le contraste entre le projet révolutionnaire et la dystrophie. Selon ces représentations, le «meilleur de mondes» que Ceașescu voulait forger n'est en réalité que l'univers pervers de la tyrannie:

«Toute conscience individuelle était ressentie comme un échec de l'idéologie, toute forme de camaraderie était réprimée. La dictature interdisait les réunions dont elle n'avait pas signé la mise en scène et suspectait ce qu'elle prétendait désirer: la fraternité. L'„homme nouveau“ devait être loup avec ses semblables et agneau docile devant les ordres»³.

L'élément principal sur lequel repose le nouvel ordre politique du régime Ceașescu est l'«homme nouveau». La conscience révolutionnaire de ce promoteur du changement révolutionnaire n'est pas inédite dans l'imaginaire politique au-

¹ Sylvie KAUFFMANN, «Les désillusions d'un intellectuel roumain: „Nous avons commis l'erreur de croire que le mal était réduit à Ceașescu... mais la dictature est restée en nous“», in *Le Monde*, le 12 avril 1990.

² Annick COJEAN, «Un entretien avec le ministre de la culture: „Le communisme de Ceașescu a créé un type humain opportuniste et servile“ nous déclare M. Andrei Pleșu», in *Le Monde*, le 7 février 1990.

³ Octavian PALER, «Le besoin de purification», in *Revue Roumaine*, no. 1, 1990, pp. 8-9.

tochtone. Jadis, les légionnaires rêvaient aussi à un homme nouveau, qui reproduise le modèle de leur Capitaine. La propagande de Ceaușescu a réussi à recouvrir l'image de ce prototype, en lui enlevant toute dimension chrétienne. L'«homme nouveau» du régime de Ceaușescu devait respirer l'air du réalisme socialiste et courir incessamment vers l'avenir, les époux Ceaușescu en étant une bonne référence. Les critiques du régime communiste considéraient la mise en pratique de l'idéal de l'«homme nouveau» comme un rude combat. Un combat entre ceux qui voulaient instaurer un nouvel ordre et le reste du peuple roumain:

«La Roumanie s'est trouvée en guerre permanente pendant 44 ans. Une guerre morale, une guerre des nerfs, une guerre avec prisonniers politiques et, avant tout, une guerre idéologique pour la formation d'un „homme nouveau“ [...] Le peuple roumain était pris en otage par un groupe de malfaiteurs, par une famille de brigands. Il fut enfermé dans une caverne et condamné à vivre dans l'obscurité, le froid, le mensonge, l'humiliation, la terreur et la faim»¹.

Outre la systématisation du territoire le gouvernement communiste tentait aussi de «systématiser les esprits». Le façonnement de l'«homme nouveau» a mis en œuvre toutes les stratégies de la tyrannie en jouant sur les vices et sur les ambitions des individus. Il est arrivé à un système abstrait où les hommes existent seulement en rapport avec leur rôle dans le système. On aboutit à une réification générale, comparable avec celle imaginée par Evghéni Zamiatine², où le numéro 1 et 2, respectivement les occupants du 1^{er} et du 2^e cabinet, ordonnaient toute la hiérarchie.

«Pour comprendre les proportions de notre tragédie nationale, il nous faut reconnaître ce qui a été «systématisé» en nous. Car la dictature avait besoin de dépraver le plus possible la morale et les caractères pour régner en toute tranquillité. L'homme nouveau, ce devait être l'homme ancien, mais déshumanisé. Le roseau qui ne pense plus, qui se plie seulement aux souffles du vent.»³

La construction psychologique de l'«homme nouveau» socialiste sert la perpétuation de la domination oppressive. Elle détermine les nouveaux mécanismes de la servitude volontaire. Les «hommes nouveaux» sont des atomes isolés dans la peur, le mensonge et la méfiance. L'idéologie devait coloniser leurs consciences alors que l'espace privé devait se dissoudre dans l'espace public.

La solitude et l'atomisation de la société constituent une prémisses importante de l'instauration de la tyrannie totalitaire. Selon une définition d'Hannah Arendt, la tyrannie est fondée sur l'impuissance consubstantielle de tous les hommes qui sont seuls⁴. De la solitude naît la crainte, qui vient de l'angoisse de l'isolement:

«Unis dans la sous-vie que nous menions dans le cadre d'un effort national de survie, nous étions de plus en plus seuls, plus séparés les uns des autres, et notre tragédie résidait non seulement dans le fait qu'il nous avait été donné de supporter la tyrannie la plus abusive, brutale et pharaonienne de l'Europe de

¹ Bujor NEDELCOVICI, *art. cit.*, p. 65.

² Le roman *Nous Autres* décrit un monde futur dominé par un État unique dont les citoyens ne sont que des numéros qui suivent une organisation mathématique parfaite.

³ Octavian PALER, «Le besoin de purification», *cit.*, p. 7.

⁴ Hannah ARENDT, *La nature du totalitarisme*, tr. fr., Payot, Paris, 1990, p. 95.

l'Est, mais aussi dans le fait que le premier pylône de la dictature était notre solitude même. ... L'égoïsme était le seul abri toléré par une dictature qui parlait du matin au soir, en démagogie, de ses aspirations collectives»¹.

L'«homme nouveau», bien qu'il soit immunisé, d'une certaine façon, devant la pensée contre-révolutionnaire, devait se tenir loin de ceux qui critiquaient le régime. Leur maladie d'esprit pouvait être contagieuse. S'opposer à la systématisation n'était pas une hérésie mais un comportement pathologique. Selon les communistes, seuls les fous restaient insensibles devant les voies du progrès théorisées par les idéologues du Parti. L'éthique socialiste n'était pas une idée confuse mais respirait l'air positif de la science. À l'époque, la science constituait donc le principal alibi pour la «tyrannie de la certitude», étant la meilleure instance de légitimation du pouvoir politique. Quant à la peur, elle jouait un rôle plutôt prophylactique:

«Utilisant une terrible répression psychologique, la dictature poursuivait le renforcement de la peur qui devait devenir plus forte que les amitiés, la solitude plus réelle que la solidarité. Les habitations des dissidents furent transformées en léproseries personnelles»².

Cependant, les mécanismes de l'oppression stimulent la servitude volontaire. Pour les penseurs anticommunistes l'héritage matériel et humain de la tyrannie porte les germes du totalitarisme. Les bâtiments officiels écrasent les individus par leurs proportions et la bureaucratie d'État transforme ses agents en féodaux qui trafiquent divers privilèges. Plusieurs réseaux clientélistes se recomposent et parasitent toutes les structures administratives. L'égué à l'époque post-communiste, l'«homme nouveau», encore inachevé, s'avère être un incurable réactionnaire. Il est un mélange de démagogie, de ruse et de corruption toujours animé par l'instinct du bien-être. Sa mémoire empoisonnée, nourrie par la nostalgie du régime de Ceașescu, peut se montrer le pire ennemi de la liberté. Voilà pourquoi, au lendemain de la Révolution, l'écrivain Octavian Paler incite ses compatriotes à assumer leur passé:

«Il existe toutefois, dans le bilan des crimes de la dictature, encore un mal, peut-être le plus grave, que nous risquons maintenant d'oublier, dans l'euphorie de la liberté conquise. C'est que la tyrannie a tyrannisé non seulement avec l'aide de la police et de ceux qui étaient prêts à servir sans scrupules de conscience n'importe quel régime; elle a tyrannisé aussi avec l'aide, plus ou moins involontaire, de ceux qui étaient tyrannisés»³.

La création de l'«homme nouveau» en tant que promoteur de la tyrannie constitue la meilleure excuse des excès des «tyrans». La tyrannie est donc une œuvre collective qui doit être assumée. Oublier, c'est plonger dans la solitude; remémorer publiquement, c'est toujours regarder vers la liberté. Le récit sur la servitude volontaire se veut parabolique. Les tyrans ont «systématisé» les esprits, mais la responsabilité doit être partagée publiquement. Bien que, vraisemblablement, cette perspective vienne atténuer la culpabilité des tyrans, la servitude volontaire reste elle-même un produit culturel de la tyrannie:

¹ Octavian PALER, «Le besoin de purification», cit., pp. 8-9.

² *Ibidem*, p. 8.

³ *Ibidem*, p. 7.

«Pouvons-nous oublier que la dictature a fait surgir du fond de nos défauts ce qu'il y avait de plus mauvais, poursuivant avec une persévérance diabolique notre abrutissement, notre transformation en complices? Pouvons-nous oublier que ce sont des Roumains, et non des étrangers, qui ont mis leur zèle au service de „l'œuvre“ de systématisation et qui ont exalté le patriotisme de la plus antinationale des dictatures? Que se sont également des Roumains qui ont récrit les livres d'histoire afin de dissimuler l'imposition de la dictature et qui ont exercé une censure sauvage, en brûlant des livres à peine imprimés, que se sont des Roumains qui applaudissaient l'effondrement du pays dans le marasme et qui disaient „il n'y a rien à faire“, tandis que la Roumanie agonisait?»¹.

Le pervertissement des esprits reste un attribut principal de la «tyrannie» de Ceaușescu, mais la «systèmeatisation» comporte aussi d'autres dimensions. Plusieurs reproches visent l'intrusion de l'État dans l'intimité corporelle et dans l'espace privé des citoyens. Outre la terreur policière de l'appareil répressif de la *Securitate*, les Roumains devaient endurer une alimentation rationalisée, le contrôle des avortements et une certaine austérité vestimentaire. L'«homme nouveau» était à la fois l'agent et la victime du régime. C'est une victime qui perd progressivement tous ses rêves idéologiques et tombe dans le cauchemar quotidien de la lutte pour la survie.

Selon la logique téléologique communiste, l'homme nouveau vit dans une «Époque d'Or». Il édifie le socialisme en bâtissant une nouvelle géographie symbolique du pays. Des canaux, des usines, des quartiers d'HLM et même de grands travaux agricoles marquent symboliquement l'espace de la Roumanie socialiste. Après la chute du régime, plusieurs des symboles qui faisaient la fierté de l'époque communiste ont alimenté l'imaginaire de la tyrannie. Certains édifices ont été démolis alors que d'autres ont été exorcisés par l'attribution d'une nouvelle utilité. Un exemple éloquent est fourni par l'un des célèbres «cirques de la faim», imaginés à l'époque communiste comme des cantines gigantesques, qui fut transformé en supermarché dans les années 1990. Ce renversement fonctionnel traduit une tentative permanente de s'approprier le patrimoine de l'époque de Ceaușescu.

Ainsi, dans les représentations postcommunistes, le mythe de l'«époque d'or», ou l'«époque Ceaușescu», est devenu synonyme du temps de la tyrannie. Les souvenirs des villages et des rues plongées dans l'obscurité, du froid qui régnait dans les appartements, des queues quotidiennes devant les magasins, ont eu des échos puissants dans les représentations collectives. Par l'alchimie de la mémoire, l'«époque d'or» est transformée en âge de l'obscurité. Cependant, les frustrations postcommunistes enseignent que cette transformation reste toujours réversible.

L'usage du jargon politique que Françoise Thom appelle la «langue de bois»², traduit un autre attribut de la tyrannie de Ceaușescu. En tant qu'expression de la démagogie et du caractère exotérique de la communication communiste, le dialecte de la langue de bois exprime le pervertissement du langage politique. Par l'abus terminologique socialiste, on est arrivé au discrédit total de la philosophie marxiste. Ainsi, bien que l'idéologie du communisme roumain n'ait été qu'un détournement caricatural de la pensée politique de Karl Marx, être considéré marxiste en Roumanie postcommuniste devient une grave injure. À côté de Marx, toutes les idoles théoriques du communisme roumain sont tombés en disgrâce.

¹ Octavian PALER, «Le besoin de purification», cit., p. 7.

² Françoise THOM, *La langue de bois*, Julliard, Paris, 1997.

Néanmoins, la «systématisation» mise en œuvre par le régime Ceașescu ne s'est pas arrêtée aux hommes. Elle a visé aussi l'habitat¹. Le gigantisme et la démolition de centaines de villages ont eu un grand écho dans les représentations de la tyrannie. L'image de Ceașescu fut associée à celle des dirigeants nord-coréens². Le Grand Constructeur de la Roumanie moderne devient le Grand démolisseur et l'ennemi du peuple. L'opposition à la démolition des églises et des villages a été assez vive notamment pendant les dernières années du régime. Ainsi, le thème de la démolition a été facilement intégré parmi les autres marques péjoratives de l'image de la tyrannie de Ceașescu. Le président communiste devient non seulement le démolisseur des églises, mais aussi le promoteur du déracinement de milliers de paysans. De cette façon, Ceașescu, l'ancien héros du nationalisme roumain, passe pour le pire ennemi des traditions de son peuple. Suite à ces abus toute son œuvre architecturale est extrêmement contestée. Plusieurs bâtiments sont associés à leur époque. Les constructions de la «tyrannie» attirent de nombreux reproches. Les plus visés ont été les quartiers d'HLM, la systématisation de Bucarest et notamment la Maison de la République. C'est vers cette dernière incarnation du gigantisme communiste que de nombreuses critiques, plus ou moins compétentes, se sont dirigées. Néanmoins tous ces repères monumentaux du régime de Ceașescu, apprivoisés et exorcisés par leurs nouvelles destinations, sont restés des symboles liés à une ancienne «tyrannie». Ils témoignent tous de leur origine mais leur témoignage est loin d'être univoque.

Le tyran et sa nature

L'image du héros civilisateur de Ceașescu s'est métamorphosée après sa chute dans l'image d'un ravageur. De la sorte, son portrait de héros historique s'est brusquement effacé devant les images des victimes tombées pendant la Révolution. Dans les représentations contemporaines, le contraste entre l'héroïsme exalté de Ceașescu et celui des jeunes tués par ses «terroristes» semble scandaleux. Ainsi, le président héros s'est montré être un antihéros qui travaille pour l'assassinat de la liberté. En ignorant les raisons qui ont déterminé sa fuite de Bucarest, la plupart des révolutionnaires roumains considèrent Ceașescu comme un lâche qui voulait échapper à la justice du peuple. Il abandonne une capitale où la population compte ses martyrs. L'image de ces martyrs de la tyrannie, si chère aux Roumains, fut longtemps le réquisitoire le plus convaincant concernant la scélératesse et la lâcheté de Ceașescu. Renversé par une «croisade des enfants»³ qui ont payé de leur vie la liberté de la nation, la mémoire du président déchu semble définitivement damnée. Le sang de ces martyrs a effacé la honte nationale de la servitude volontaire et a rendu aux Roumains leur place dans l'Europe:

«Nous comptons tant de saints et de martyrs que toutes les églises d'Europe ne suffiraient pas à abriter leurs portraits. Ne les oublions pas et ne tachons pas leur mémoire. Et il est bon également de ne pas oublier, justement

¹ Doina CORNEA, *Liberté?*, Critérian, Paris, 1990; v. la lettre ouverte «La Systématisation des villages», pp. 231-234.

² Denis BUICAN, *Dracula et ses avatars...*cit., p. 169.

³ Ana BLANDIANA, «La croisade des enfants», in *Revue Roumaine*, no. 1, 1990, pp. 4-5.

en cette heure de recueillement, qu'après, il nous faudra ériger des monuments à la mémoire de tout ce qui a signifié sacrifice et holocauste»¹.

Élaboré en antithèse avec l'image des martyrs de la Révolution, le portrait du «tyran» Ceaușescu est monstrueux. L'ancien président, le «Père de la Roumanie», s'est montré une bête assoiffée de sang qui a tué les jeunes fils du pays. Il n'y a rien de surprenant à ce que l'infanticide ait une place importante dans le réquisitoire du procès de Ceaușescu². Ainsi, Ceaușescu devient un Hérode qui sacrifie des milliers d'innocents et un roi Créon qui cache leurs corps et leur refuse le sépulcre³. La malignité de Ceaușescu est prouvée par le grand nombre des victimes. La puissance de son appareil de répression semble incontestable. Ni une émeute armée, ni un coup d'État n'auraient pu renverser le cruel «tyran». La chute d'un tel personnage cruel devait passer pour un miracle. Elle est donc le résultat d'une «croisade des enfants». La nouvelle ère politique postcommuniste veut reposer sur ce sacrifice de fondation. De ce point de vue, le renversement de Ceaușescu se veut inséré dans un ordre implacable des choses, qui transforme les victimes de la Révolution en martyrs d'une tyrannie désespérée. Pendant les premières journées de la Révolution, plusieurs moments de recueillement dédiés à la mémoire de ces victimes attestent une sortie rituelle du temps de la tyrannie⁴.

Que la chute de Ceaușescu ait été un miracle, plusieurs Roumains ont voulu le croire. «Ceaușescu est tombé parce que Dieu l'a voulu»⁵. Le rôle de Dieu dans le scénario de la Révolution roumaine de 1989 n'est point marginal. La chute du tyran est perçue surtout comme un acte divin. «Dieu a finalement tourné son visage vers les Roumains» a dit à la télévision nationale le poète Mircea Dinescu dans les premières minutes de la Révolution télévisée⁶. La projection religieuse du renversement du régime communiste en Roumanie n'est pas inexplicable. Elle a une certaine importance dans l'imaginaire de la tyrannie, car l'athéisme de Ceaușescu semblait être à l'origine de son mauvais gouvernement. En outre, la démolition de plusieurs églises est susceptible de lui avoir apporté la malédiction divine. Les proches faits par des Églises chrétiennes minoritaires ont eu une certaine importance dans la recomposition religieuse de l'image de la tyrannie de Ceaușescu. En effet, dans les milieux néo-protestants son image de persécuteur de l'Église a été auparavant bien esquissée. D'autre part, on ne doit pas oublier que le préambule de la Révolution a été une affaire ecclésiastique. Quant aux prélats orthodoxes roumains, ils ont été très réceptifs au changement, même si leur discours incitait à la réconciliation et à la prière⁷. Après certaines hésitations, le bas clergé a suivi ses supérieurs en anathématisant les «tyrans». En plus, le meurtre de Ceaușescu à Noël a été perçu comme une vengeance divine.

Néanmoins, la tendance à interpréter le conflit entre la liberté politique et le régime communiste à l'aide des catégories religieuses n'est pas une invention de la Révolution roumaine. Si pour quelques-uns le communisme était devenu une

¹ Augustin BUZURA, «L'heure a sonné», in *Revue Roumaine*, no. 1, 1990, p. 3.

² Mihai TATULICI (coord.), *Revoluția română...* cit., p. 130, v. aussi «La transcription du procès de Ceaușescu», site cité.

³ Dan HĂULICĂ, «Damnatio Memoriae», in *Revue Roumaine*, no. 1, 1990, p. 15.

⁴ Mihai TATULICI (coord.), *Revoluția română...* cit., pp. 24, 129, sq.

⁵ Victor LOUPAN, *La Révolution n'a pas eu lieu... Roumanie, l'Histoire d'un coup d'état*, Robert Lafont, Paris, 1990, p. 213.

⁶ Mihai TATULICI (coord.), *Revoluția română...* cit., p. 21.

⁷ *Ibidem*, pp. 57-58.

«religion séculière» c'est aussi grâce au renversement symbolique de la pensée de Marx qui considérait les religions comme une idéologie¹. Cependant, dépourvu de son côté mystique transcendantal et d'un sens eschatologique, le communisme n'a pas abouti à une religion. Faute d'une sanction immanente de la part d'une autorité transcendantale et d'un Enfer, les régimes totalitaires ont créé un enfer terrestre technicisé, analogue à celui des représentations médiévales². L'athéisme du régime de Ceașescu et les cérémonies du pouvoir ont transformé le communisme roumain en une antireligion qui réunit dans son profil plusieurs traits religieux³. La construction du charisme de Ceașescu et la mise en œuvre de son culte ont également exploité le domaine de l'irrationnel et du symbolique. Ceașescu est devenu une idole imposée dont les représentations figuratives dominaient l'espace public⁴. Plusieurs hagiographies lui ont été consacrées⁵. Cela explique pourquoi la chute de son régime a entraîné la colère iconoclaste qui aboutit aux multiples meurtres de son effigie. Plusieurs livres de Ceașescu ont été brûlés et les pancartes portant son nom furent scrupuleusement effacées ou déchirées. Si pendant le régime communiste les idéologues du parti recommandaient la graphie du nom «Dieu» en minuscules, la chute de Ceașescu a renversé la consigne: plusieurs écrits du début des années 1990 contiennent le nom du président en minuscules.

L'aspect antireligieux des représentations de Ceașescu a projeté son portrait de tyran dans l'imaginaire diabolique. Ainsi, Ceașescu n'est pas tellement un fou enivré par le pouvoir, mais plutôt un être surnaturel dont la cruauté dépasse toute bestialité tellurique. Il est la bête apocalyptique, un monstre à sept têtes qui veut dominer la terre par le mensonge et la cruauté⁶. En conséquence, les anxiétés eschatologiques ont trouvé dans l'image de Ceașescu un repère important. Il n'est pas surprenant que la radio nationale annonce aux Roumains, le jour de Noël 1989, la mort de l'Antéchrist⁷.

Toutefois, le meurtre du tyran n'a pas mis fin aux allégations concernant son pouvoir surnaturel. La projection de son image de vampire dans la mythologie a une fonction importante dans l'élaboration du portrait de Ceașescu en tant que tyran diabolique. L'association symbolique entre lui et le comte Dracula en est l'illustration⁸.

Ceașescu et les avatars de Dracula

La construction de l'image de Ceașescu-vampire n'est pourtant pas une invention de l'imaginaire révolutionnaire de 1989. Elle a une longue histoire qui

¹ Cf. Jean Pierre SIRONNEAU, «Mythe et identité dans les religions politiques», in IDEM, *Métamorphoses du mythe et de la croyance*, l'Harmattan, Paris, 2000, pp. 41-64.

² Hannah ARENDT, «Religion et politique», in *La nature du totalitarisme*, cit., p. 161.

³ V. Vladimir TISMĂNEANU, «Byzantine Rites, Stalinist Follies: the Twilight of Dynastic Socialism in Romania», in *Orbis*, XXX, no. 1, 1986.

⁴ Laurent DEVEZE, «Ceașescu ou l'art du portrait», in *Sources. Travaux historiques*, Revue de l'Association «Histoire au présent», no. 20, 1989, p. 79.

⁵ Denis BUICAN, «Les Hagiographies d'une dictature», in *Le Quotidien de Paris*, 21 décembre 1983.

⁶ Catherine DURANDIN, *Nicolae Ceaușescu...cit.*, p. 24.

⁷ *Ibidem*, p. 9.

⁸ V. Denis BUICAN, *Dracula et ses avatars... cit.*

remonte aux années 1970¹. La parution, en 1972, d'un livre sur le mythe de Dracula écrit par les historiens américains, Radu Florescu et Raymond Mc Nally², a causé en Roumanie un sérieux scandale. Le grand reproche que l'historiographie roumaine fait alors aux auteurs est qu'ils identifient le prince Vlad l'Empaleur à un vampire, car l'image du prince, dont la redécouverte nationaliste date du XIX^e siècle, était à l'époque un repère important pour le patriotisme roumain³. En même temps, l'ouvrage de ces deux historiens fait implicitement de la Roumanie le pays des vampires. Or, dans le langage socialiste, l'espèce zoomorphique des vampires renvoie plutôt aux capitalistes qui sucent le sang du peuple. Mais, comme l'ouvrage soutient une initiative américaine d'organiser des visites touristiques dans le pays de Dracula, les critiques ont été modérées. Plusieurs circuits touristiques ont été organisés et certains sites historiques, plus ou moins liés à l'histoire de Dracula, ont été visités. Puisque la figure de Dracula devient obsédante pour les Occidentaux, les idéologues roumains ont cru utile de réhabiliter l'image de ce prince organisant, en 1976, une commémoration de sa mort. Néanmoins, le mal est déjà fait. Pour certains Occidentaux le président Ceaușescu devient un avatar de Dracula. Deux ans plus tard, lors d'une visite aux États Unis, des manifestants anticommunistes ont considéré le président roumain comme le «Nouveau Dracula»⁴.

La dimension monarchique du pouvoir de Ceaușescu et la tentative de la légitimer par son insertion dans le panthéon historique national ont encouragé les rapprochements entre l'image du président communiste et celle de Dracula. Ainsi, à la veille de la Révolution, l'image de Ceaușescu en tant que métamorphose de Dracula, est depuis longtemps consacrée. Un article signé par Giuliano Zincone en est l'illustration⁵. De ce fait, l'identification entre Ceaușescu et Dracula pendant la chute du régime caractérise plutôt le discours des médias étrangers⁶. Plusieurs auteurs ont joué sur le côté diabolique de l'ancien président roumain en exagérant sa cruauté et sa méchanceté pestilentielle. Néanmoins, certains journalistes ont saisi le rôle de Ceaușescu en tant que victime émissaire tant pour les communistes roumains, que pour le communisme mondial. La tyrannie de Ceaușescu sert à ceux qui veulent montrer le caractère exceptionnel de son gouvernement abusif.

«La „draculisation” du régime communiste roumain a sans doute une double fonction. Elle permet de chercher un peu pathétiquement à sauver quelques meubles dans la débâcle du socialisme réel: plus Ceaușescu est un tyran, moins il est un communiste. Au pire, on fera de lui une „perversion” du communiste. Elle permet aussi de retarder encore un moment la prise de conscience de quarante ans d'ambiguïtés, d'aveuglements et de malaise

¹ V. Matei CAZACU, «Dracula, Ceaușescu, Draculescu», in *Sources. Travaux historiques*, Revue de l'Association «Histoire au présent», no. 20, 1989, pp. 74 -79.

² Radu FLORESCU et Raymond MC NALLY, *In Search of Dracula*, Graphic Society, New York, 1972.

³ Lucian BOIA, *Istorie și mit în conștiința românească*, Humanitas, București, 1997, p. 267.

⁴ Ion Mihai PACEPA, *Red Horizons*, Regnerey Gatevay, Washington, 1987, pp. 204-206. La traduction française qu'on a utilisée pour la rédaction de ce texte n'a pas de photos. V. Matei CAZACU, «Dracula, Ceaușescu, Draculescu», cit., p. 78, note 5.

⁵ Giuliano ZINCONI, «Il re Ceaușescu fra Dracula e Marx», in *Corriere della Sera*, le 5 décembre 1989.

⁶ V. par exemple le *Giornale de Brescia*, qui annonçait, le 27 décembre 1989, le meurtre de Dracula.

politique en continuant de nier mollement qu'il existe une unité irréductible du totalitarisme communiste»¹.

Après la Révolution roumaine de 1989, Ceașescu devient un repère important dans l'imaginaire universel du vampirisme. À la propagation de son image diabolique ont contribué tant le discours exogène que le discours autochtone².

L'identification du président Ceașescu avec le vampire Dracula est soutenue parfois par des analogies audacieuses. Les livres de Nicolas Dima et d'Edward Behr offrent à cet égard un exemple éclairant³. Ainsi, l'un des principaux traits de l'image du vampire Ceașescu est son aversion envers la religion chrétienne et les lieux de culte. On évoque également la répugnance que l'ancien président roumain a montrée en plusieurs occasions envers les croix et les cérémonies chrétiennes. L'activité démolisseuse de Ceașescu, concrétisée dans la destruction de plusieurs églises et cimetières, est considérée comme un argument sérieux en faveur de sa malignité. Nicolas Dima estime que Ceașescu est habité par une légion de démons et que la fascination charismatique que le président roumain a exercé jadis est elle-même une conséquence de son esprit diabolique. La prolifération des infections infantiles avec le SIDA, suite à la transfusion sanguine non contrôlée, est transformée en argument pour le caractère vampirique du régime Ceașescu. L'assassinat des Ceașescu le jour de Noël, et le fait que leurs corps aient bougé quelques heures après l'exécution sont eux aussi interprétés par la grille du vampirisme. En outre l'exécution du président roumain dans l'ancienne capitale de Vlad l'Empaleur constitue un indice important pour prouver les liaisons qui se tissent entre les deux dirigeants.

Le mythe du tyran vampire qui fait couler le sang du peuple est soutenu par d'autres thèmes complémentaires. Ils témoignent non seulement de la méchanceté diabolique de Ceașescu, mais surtout de son aliénation du corps de la nation. L'usage de la violence meurtrière transforme le tyran en fratricide ou en infanticide. Il devient un étranger, un Autre qui travaille contre le peuple et les valeurs universelles de la «civilisation»⁴. À cet égard, le thème des «terroristes» qui veulent renverser l'ordre de la liberté est éloquent⁵.

Le tyran et ses hommes redoutables

Le mythe des terroristes, habilement alimenté par les médias, a beaucoup contribué à la mise en place de l'image de tyran du président Ceașescu. Il a d'ailleurs constitué le prétexte de l'exécution hâtive de Ceașescu. Si les terroristes ont représenté le motif le plus tragique de la Révolution roumaine, leur impossible identification ultérieure a énormément discrédité l'image de cet événement. Incarnation du fanatisme et de la violence, difficilement reconnaissables et très efficaces,

¹ Claude FISCHLER, «Révolutions à l'Est. Dracula ou le communisme impensable», in *Le Monde*, le 3 janvier 1990.

² Catherine DURANDIN, *Nicolae Ceaușescu... cit.*, p. 15.

³ Nicolas DIMA, *Journey to Freedom*, Desi Arnaz University Library, Hollywood Florida, 1992; Edward BEHR, *Kiss the Hand You Cannot Bite: The Rise and Fall of the Ceaușescus*, Villard Books, New York, 1991.

⁴ Jonathan FLETCHER, *Violence and Civilisation...cit.*, p. 182.

⁵ Cf. Silviu BRUCAN, *The Wasted Generation*, Westview Press, Oxford, 1993, p. 183.

les terroristes deviennent l'obsession sanglante de la Révolution roumaine. On disait que les terroristes étaient embusqués dans des appartements ou sur les toits des immeubles. Divers bruits soutenaient que ces terroristes étaient retranchés dans un système complexe de souterrains creusés par Ceaușescu et qu'ils menaçaient de faire sauter toute la ville¹. La panique généralisée qui a entouré leur chasse a fait des centaines de victimes parmi les militaires et les civils. La psychose collective des terroristes a fait passer ces combattants pour des êtres presque surnaturels². On racontait qu'ils étaient tous prêts à se sacrifier pour Ceaușescu. Un seul d'entre eux aurait pu abattre tout un régiment de l'armée. Ils auraient été capables de tuer sans hésitation les blessés dans les hôpitaux et même les enfants. Ils auraient chez eux des sérums contre la faim et contre la soif. Ils enchantent les fantasmes de plusieurs témoins qui se sont empressés d'attester que ces terroristes sont des guerriers bizarres qui n'ont «rien dans leurs regards, ni souffrance, ni même haine»³.

Dans les représentations révolutionnaires, le thème des «terroristes de Ceaușescu» comporte plusieurs variantes. La première, qui identifie les terroristes aux officiers de la *Securitate*, n'a rien d'exceptionnel pour l'imaginaire de la tyrannie du président roumain. Les deux autres, les terroristes comme des enfants de Ceaușescu et comme des combattants étrangers, traduisent mieux certaines particularités des représentations concernant le mauvais pouvoir du président déchu. Ainsi, le thème des terroristes en tant qu'orphelins élevés et fanatisés par les Ceaușescu a suscité plusieurs spéculations⁴. Certains voyaient dans le président roumain un sultan qui ravit les enfants de ses sujets pour en faire ses serfs:

«Certains interlocuteurs inventifs ont raconté aux médias étrangers que le régime Ceaușescu aurait imposé aux femmes roumaines d'avoir au moins cinq enfants. Les deux derniers étaient automatiquement prélevés par la Sécurité qui en faisait ses agents les plus cruels. En somme des janissaires»⁵.

Ainsi, Ceaușescu a pleinement réussi à obliger quelques fils de la nation à se retourner contre elle. Le président qui aimait afficher son amour pour les enfants est devenu non seulement l'auteur d'un infanticide, mais il a poussé les enfants fanatisés à tuer leurs propres frères⁶. Pour ceux qui le croyaient, la tyrannie de Ceaușescu semblait incontestable.

Néanmoins, pour décharger la nation du lourd fardeau des enfants emportés et fanatisés et pour consolider le portrait de tyran de Ceaușescu, on a construit parallèlement le mythe des terroristes étrangers⁷. Finalement, certains observateurs occidentaux ont avancé l'hypothèse selon laquelle le mythe des terroristes étrangers a été forgé dans les milieux philo-soviétiques pour légitimer une éventuelle intervention militaire de la part des pays du Pacte de Varsovie⁸.

¹ Radu PORTOCALĂ, *Autopsie du coup d'État roumain. Au pays du mensonge triomphant*, Calman-Lévy, Paris, 1990, p. 139.

² Michel TIBON CORNILLON, «Roumanie: démesure, paranoïa, imaginaire...», in *Le Monde*, le 5 janvier 1990.

³ *Express*, no. 10, 6-12 avril, 1990, apud Radu PORTOCALĂ, *Autopsie du coup d'État roumain...cit.*, pp. 134-135.

⁴ Victor LOUPAN, *La Révolution n'a pas eu lieu...cit.*, p. 218.

⁵ Radu PORTOCALĂ, *Autopsie du coup d'État roumain...cit.*, p. 135.

⁶ Nestor RATESCH, *Romania: The Entangled Revolution*, Praeger, New York, 1991, p. 58.

⁷ *Ibidem*, p. 64.

⁸ Radu PORTOCALĂ, *Autopsie du coup d'État roumain...cit.* p. 144.

Ainsi, les agences de presse des pays voisins, de même que les médias roumains, ont commencé à parler de la présence de mercenaires étrangers parmi les franc-tireurs¹. On parlait de l'existence de combattants arabes envoyés par Yasser Arafat, le colonel Kadhafi ou par l'ayatollah². Même pendant le procès, les magistrats interpellent plusieurs fois Ceașescu sur ce sujet. En utilisant les terroristes étrangers contre ses concitoyens il cesse d'être Roumain; c'est précisément le reproche que l'un des avocats de la défense fait au couple présidentiel: «Pourquoi n'êtes-vous pas restés à l'étranger, car vous avez vécu pour les étrangers et il fallait que vous mouriez parmi eux!». Dans les représentations révolutionnaires, le nationalisme de Ceașescu s'est renversé symboliquement pour dévoiler sa xénophilie. Tuer le tyran, c'est tuer un ennemi des Roumains, un traître qui poussait la société au désordre et au ravage corrosif de la contagion violente³.

La femme du tyran

Si l'imaginaire de la tyrannie a fait passer Ceașescu pour un étranger, il a fait aussi une disjonction en ce qui concerne la responsabilité du couple présidentiel. Ainsi, l'émergence du culte d'Elena Ceașescu⁴, contrastant avec son manque de popularité politique, a permis la prolifération de certaines représentations concernant la mauvaise influence qu'elle aurait exercé sur son époux⁵. Le mythe de la femme pêcheuse a transformé Elena en principale responsable de tous les excès du régime. Ainsi, Elena Ceașescu devient une Lady Macbeth moderne, une espèce de madame Ubu, qui encourage l'ambition de son mari et le pousse vers divers excès. Si dans le cas de Ceașescu domine encore l'ambivalence et si l'on peut encore compter quelques éléments positifs, dans le cas de son épouse rien ne témoigne de ses mérites. Au contraire, l'image d'Elena reste attachée à de nombreux reproches. La publication des sténogrammes gouvernementaux concernant la répression des manifestants de Timișoara semble confirmer le mauvais rôle de la femme du président. De la sorte, dans l'imaginaire de la chute du communisme roumain, Elena Ceașescu devient le génie du mal qui a largement déterminé le destin tragique de son mari. Néanmoins, dans la galerie féminine de la tyrannie, le portrait d'Elena Ceașescu n'a ni l'hypocrisie de Marie Antoinette, ni la dépravation de la reine serbe Draga Majich. L'image de l'épouse du président Ceașescu se remarque

¹ Victor LOUPAN, *La Révolution n'a pas eu lieu...cit.*, p. 219.

² Radu PORTOCALĂ, *Autopsie du coup d'État roumain...cit* p. 140.

³ Cf. Georges BALANDIER, *Le Désordre*, Fayard, Paris, 1988, p. 204.

⁴ V. Carl ANDERSON, «The Personality Cult of Elena Ceașescu», publié sur le site http://www.Ceașescu.org/Ceașescu_texts/elena_Ceașescus_cult.htm, consulté le 5 février 2004; v. aussi Catherine LOVATT, «Women in Politics: The Legacy of Elena Ceașescu», in *Central Europe Review*, vol. 1, no. 3, 12 July 1999, publié sur le site http://www.cereview.org/99/3/women_lovatt3.html, consulté le 23 janvier 2004 et Cornelia LES, «The Emergence of Elena Ceașescu's Cult», in *Carnival. Journal of the International Students of the History Association*, vol. 3, March 2001, pp. 22-26, consulté le 23 janvier 2004 sur le site http://www.isha-international.org/carnival/issues/Carnival_Issue_36.pdf.

⁵ Valdimir TISMĂNEANU, «La tragi-comédie du communisme roumain», in *Sources. Travaux historiques*, Revue de l'Association «Histoire au présent», no. 20, 1989, p. 19.

par son esprit rudimentaire et sa méchanceté grossière. Cependant, ces caractéristiques sont suffisantes pour attirer sur soi le côté mauvais du pouvoir exercé par son mari.

Ceaușescu et le panthéon universel de la tyrannie

Bien avant que sa chute soit envisageable, dans le discours de ses opposants, le gouvernement du président Ceaușescu se conjugue avec divers attributs du mauvais pouvoir. Quant au nom du président, il rime avec celui de plusieurs personnages célèbres de l'imaginaire universel de la tyrannie.

Le procès d'accréditation rhétorique de l'image de Ceaușescu en tant que tyran connaît plusieurs stratégies discursives. L'association symbolique avec d'autres repères universels des représentations du mauvais pouvoir détient une place importante. La juxtaposition des enseignes du communisme et du nazisme est à cet égard éloquente. Les rapprochements symboliques entre le nom du président roumain et ceux des «tyrans» notoires traduisent une stratégie discursive qui joue sur son aspect performatif. Elle suppose une participation active de la part des récepteurs qui ont le choix d'établir, chacun selon ses intuitions, la consistance narrative de ce rapprochement. De cette manière les récepteurs deviennent eux-mêmes non seulement de potentiels intermédiaires pour la propagation de l'image, mais aussi des créateurs d'analogies. Le sentiment de pouvoir déchiffrer la force symbolique de l'analogie donne aux récepteurs le sentiment de la co-paternité des représentations. À leur tour, les récepteurs transmettent le message symbolique reçu, transposé souvent de manière personnelle. Lorsque la richesse parabolique permet plusieurs perspectives, chacun insiste sur les aspects qui lui semblent révélateurs. Ainsi le rapprochement entre les noms de Ceaușescu et Staline incite tout le monde à maintes comparaisons qui développent le caractère oppressif du gouvernement communiste. En revanche, la juxtaposition du nom du président roumain et de celui du roi Ubu s'adresse à un groupe limité de récepteurs qui déchiffrent l'analogie selon leur bagage culturel. Chacun de ces récepteurs croit utile d'expliquer la parabole selon ses moyens intellectuels et les moyens de son auditoire.

Si le déchiffrement de ces rapprochements symboliques permet la prolifération de plusieurs représentations originelles, il suppose néanmoins un certain côté ésotérique. De ce point de vue, les comparaisons explicites sont moins équivoques. Elles représentent en fait une autre étape de l'ancrage du portrait de Ceaușescu dans la galerie universelle de la tyrannie. Tant ces comparaisons explicites que les rapprochements symboliques se déploient sur quatre registres thématiques principaux. Le premier rassemble les comparaisons de l'image de Ceaușescu avec des personnages historiques modernes, dont la place dans l'imaginaire de la tyrannie est habituellement incontestable. Les images de Hitler, de Staline, de Pol Pot, de Bokassa¹ ou d'Amin Dada en sont des repères essentiels². Les analogies

¹ Catherine DURANDIN, *Nicolae Ceaușescu...cit.*, p. 256.

² «La Roumanie vit à l'heure de la confusion, de l'incertitude et de la joie. La joie d'en avoir fini avec celui que tout le monde ici appelle indistinctement le „boucher“, le „tyran“, ou „Pol Pot“», écrivait Georges Marion in *Le Monde*, le 26 décembre 1989. V. aussi Francis X. CLINES, «Soviet TV View: Ceaușescu = Stalin», in *The New York Times*, 25 December 1989; ***, «Eugène

avec ces personnages renvoient précisément soit à la violence totalitaire, soit aux autres formes modernes d'abus du pouvoir. Le deuxième registre sur lequel s'esquisse l'image du «tyran» Ceașescu est celui des comparaisons avec des personnages qui peuplent l'imaginaire historique de la tyrannie. On peut rappeler le nom de certains dirigeants antiques qui le long des siècles sont devenus des archétypes de la tyrannie. Ainsi, à cause de son aversion envers la religion et du culte de la personnalité, Ceașescu est considéré comme «Néron des Carpates»¹. Son mépris pour les formes républicaines du pouvoir le rapproche de Caligula², alors que sa cruauté envers les jeunes révolutionnaires renvoie à Hérode.

Quant au troisième registre, il consacre les comparaisons entre le président roumain et les archétypes littéraires ou mythiques de la tyrannie. C'est dans ce contexte que la scélératesse de Ceașescu est associée à celle du roi Ubu, alors que son atrocité l'est à celle du roi antique Créon ou de Macbeth. Quant à sa malignité, elle est bien réfléchie dans l'association symbolique entre le portrait du président roumain et celui du vampire Dracula. En ce qui concerne le dernier registre thématique, il contient toutes les analogies entre Ceașescu et diverses formes institutionnelles susceptibles d'incarner un pouvoir oppressif. Ainsi, pour ses velléités de grand constructeur, Ceașescu est comparé aux pharaons³, alors que pour exprimer sa rudesse il est nommé satrape ou roi médiéval.

Néanmoins, ce qui consacre décisivement l'image de Ceașescu en tant que tyran, au-delà des analogies plus ou moins éloquentes, c'est aussi la tentative de compter la brutalité de son régime parmi les plus répressives du monde. À cause des tragédies humaines provoquées, la systématisation commencée par le régime Ceașescu est parfois appelée «Ceaushima», renvoyant à la mémoire de Hiroshima⁴. L'oppression du régime aurait produit un vrai génocide. De la même façon, pour certains auteurs roumains, le massacre de Timișoara rivalise avec d'autres génocides célèbres et mérite la dénomination d'Holocauste⁵:

«Les Roumains qui ont écrit sur les murs criblés de balles de Bucarest les noms de Hitler, Staline et Ceașescu ont compris l'essence du totalitarisme, ont compris qu'ils devaient ajouter sur la liste des repères géographiques de l'horreur après Auschwitz, Katyn et Corcuta aussi le nom de Timișoara. Je m'incline devant les victimes et j'attends leur résurrection, c'est-à-dire j'attends la non-vanité de leur sacrifice. L'héritage que nous ont laissé les tyrans d'hier est sinistre: des tombes, des villes et des villages détruits, des trésors culturels souillés ou détruits pour toujours, la misère. Et aussi le manque de confiance, le soupçon réciproque»⁶.

Pour la plupart des Roumains, la Révolution roumaine et le régime de Ceașescu se sont voulus des phénomènes exceptionnels par leur violence. Ils pourraient rivaliser en horreur avec n'importe quelle tyrannie. Si la violence excessive

Ionesco lance un appel à M. Gorbatchev», in *Le Monde*, le 21 décembre 1989; Augustin BUZURA, «L'heure a sonné», cit., p. 3; etc.

¹ Catherine DURANDIN, *Nicolae Ceaușescu...* cit., p. 252.

² Ceașescu est accusé notamment de nommer son chien favori comme colonel de l'armée roumaine www.Ceausescu.org/Ceausescu_texts/caligula.htm, consulté le 12 février 2004.

³ Denis BUICAN, *Dracula et ses avatars...* cit., p. 167.

⁴ *Ibidem*, p. 171.

⁵ Victor LOUPAN, *La Révolution n'a pas eu lieu...* cit., p. 197.

⁶ Rodica IULIAN, écrivaine roumaine exilée en France depuis 1980, in *Revue Roumaine*, no. 1, 1990, p. 64 (rubrique «Voix d'un exil aboli»).

du régime communiste justifie une attitude hésitante envers les abus du régime, la violence de la Révolution se veut une catharsis. Par leur Révolution, les Roumains veulent prouver au monde qu'ils ne sont pas lâches¹. La Révolution est la négation de l'inertie et la sortie violente d'une servitude qui ne veut pas se reconnaître volontaire. Le sacrifice des victimes de la tyrannie devrait être le fondement symbolique des temps nouveaux de la liberté. D'où la réaction véhémente de plusieurs tribuns roumains envers toutes les tentatives de contester la Révolution².

La réhabilitation du tyran ou les métamorphoses de la mémoire

Si la production du portrait «tyrannique» de Ceaușescu joue sur l'ambivalence des représentations politiques, il est légitime de se pencher aussi sur la réversibilité de l'imaginaire de la tyrannie³. Le processus de renversement symbolique de l'image de Ceaușescu en tant que tyran débute avec son procès et son meurtre. Par le tyrannicide le promoteur de la violence devient lui-même une victime. Ainsi, plusieurs tentatives de réhabiliter Ceaușescu s'articulent autour de sa posture de victime. De cette façon, les principaux efforts qui visent l'exorcisation de l'image de Ceaușescu de son halo tyrannique sont mis en œuvre dans l'univers de la mémoire collective. C'est ici que les représentations politiques tentent de réinterpréter le sens de la violence à travers la dialectique entre mémoire et histoire ou celle entre oralité et écriture.

Avant de passer en revue les mécanismes symboliques qui ont permis le commencement de ce renversement, on doit mentionner que cette enquête porte exclusivement sur le discours roumain. Cette perspective analytique, qui peut être justifiée tant par la spécificité de la dynamique de l'imaginaire politique, que par l'apparition d'une «mémoire» heureuse de l'époque communiste, impose quelques réflexions. Ainsi, la faillite idéologique de la téléologie politique marxiste a obligé tous les acteurs politiques à redéfinir leurs nouvelles caractéristiques doctrinales. Dans un contexte où l'histoire concède à la mémoire le rôle d'appriivoiser le passé, l'accréditation collective des représentations politiques subit une crise de légitimation. Plusieurs mémoires concurrentes tentent de construire le sens du mal en politique à travers divers repères historiques parmi lesquels figure l'image de Ceaușescu.

Néanmoins, l'image de tyran de Ceaușescu, qui nourrit tant de représentations, témoigne d'une ambivalence parabolique qui arrive parfois à la réhabilitation du portrait de l'ancien président. Ainsi, les principales dimensions de l'architecture symbolique de l'image du tyran se recomposent dans la structure antithétique de la figure du héros. Au fur et à mesure que les principaux piliers emblématiques de sa mauvaise image font l'objet d'une perpétuelle mise en question, le portrait de Ceaușescu cesse d'être un symbole de la tyrannie. Au contraire, dans

¹ Mihai TATULICI (coord.), *Revoluția română...cit.*, p. 83.

² V. par exemple un article paru dans la presse roumaine qui contestait la thèse du coup d'État avancée par certains journalistes occidentaux: ***, «Revoluția Română nu are nimic de ascuns», in *România Liberă*, le 13 janvier 1990.

³ Sur la réversibilité des symboles v. par exemple Georges BACHELARD, *La Terre et les rêveries de la volonté*, Corti, Paris, 1948, p. 10; v. aussi Gilbert DURAND, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Bordas, Paris, 1978, pp. 40 sq.

certaines discours autochtones l'image du président Ceașescu s'améliore incontestablement dans la galerie des héros de la nation roumaine. L'érosion récurrente de la tyrannie de Ceașescu traduit non seulement le reflux d'une intoxication médiatique, mais aussi une certaine séduction pour le modèle autoritaire¹. Cette séduction caractérise toutes les périodes de transition politique qui ont entraîné une dérive idéologique notable; elle se fixe sur l'image de l'ancien président en essayant de se l'approprier et de l'exorciser. À cet égard, certains chercheurs s'interrogent sur la présence d'une tradition historique roumaine qui imposerait un tel comportement politique². Ainsi, le réflexe nationaliste légué par le régime communiste incite à une réhabilitation généralisée de tous les dirigeants roumains. Dans ce contexte, les meurtres violents et les parodies judiciaires de certains gouvernants, tels Ion Antonescu ou Nicolae Ceașescu, ont été susceptibles de les transformer en martyrs. Dépourvue de sa méchanceté et interprétée dans une clé nationaliste, l'image du tyran Ceașescu commence à regagner les anciennes formes de son culte de la personnalité. De cette façon, dans certaines représentations politiques autochtones, le portrait de Ceașescu connaît un nouveau renversement symbolique. Son masque de tyran s'efface au profit d'une remémoration positive de son gouvernement.

Le rôle joué par la mémoire politique dans le remodelage du passé est une prémisses importante de cette métamorphose symbolique. Le monopole de l'histoire dans l'accréditation des représentations politiques collectives pendant l'époque de Ceașescu a eu de profonds échos dans l'imaginaire postcommuniste du mal en politique. Ainsi, la tyrannie de Ceașescu devient l'enjeu de deux mémoires rivales. Une mémoire obligée qui traduit les traumatismes du passé communiste et une mémoire empoisonnée qui témoigne de ses réflexes narratifs historiographiques. Si la mémoire ne fut jamais l'amie des idéologues communistes à cause de ses faiblesses, l'histoire offre, par son allure positiviste, la certitude du passé. Il n'est donc pas étonnant que dans les sociétés postcommunistes le discrédit du communisme ait entraîné une attitude méfiante envers l'histoire. En revanche, la mémoire, qu'elle soit plurielle et antagonique, est née sous le signe de l'authenticité. Trompeuse, lacunaire ou manipulée, elle ne peut pas revendiquer une prétention hégémonique incontestable. Ainsi, abandonnées à la lutte entre deux mémoires complémentaires, les représentations de la tyrannie de Ceașescu commencent, depuis 1990, leur lente dissolution. L'histoire y a beaucoup contribué.

L'histoire s'est donc avérée une fidèle alliée du président déchu, semblant expliquer pourquoi Ceașescu a tant compté sur elle. Même pendant son procès caricatural, l'histoire devient l'instance suprême devant laquelle l'ancien président réclame la justice. Selon ses paroles, la morale de l'histoire a été dure envers tous ceux qui ont provoqué des coups d'État. C'est donc pour l'histoire que l'ancien président tient à raconter sa version des faits devant la Grande Assemblée Nationale. Or, dans les années qui ont suivi la chute de Ceașescu, la plupart des historiens n'ont fait que confirmer, au moins partiellement, les allégations formulées par Ceașescu à l'adresse du nouveau pouvoir. Entre coup d'État et Révolution confisquée, la chute du régime communiste de Roumanie est devenue un événement controversé. De ce fait, les biographies de Ceașescu qui jouent excessivement

¹ Cf. Guy HERMET, *Le peuple contre la démocratie*, Fayard, Paris, 1989, p. 167.

² V. par exemple le livre de Daniel BARBU, *Republica absentă. Politică și societate în România postcomunistă*, Nemira, București, 1999, pp. 73 sq.

sur sa tyrannie n'ont plus de succès¹. Ainsi, l'histoire a fourni des repères suffisants pour réactiver une mémoire empoisonnée par plusieurs certitudes².

La réhabilitation de Ceaușescu met en question, parfois de manière paradoxale, toutes les nuances de son portrait tyrannique. D'une part, elle joue sur la dissociation entre lui et le communisme roumain. Cette entreprise, initiée par certains communistes marginalisés pendant son régime, sert paradoxalement à détacher l'image de l'ancien président de tous les abus sanglants que l'instauration du communisme roumain a produits. Dans ce contexte la dimension royale de son gouvernement ne témoigne pas seulement de son hérésie communiste, mais aussi de son insertion dans un panthéon héroïque national. Par rapport aux communistes et aux dirigeants postcommunistes, Ceaușescu n'est point susceptible de xénophilie. Ainsi, le rêve de l'indépendance et de l'autonomie qui identifie dans des facteurs étrangers l'origine de tous les maux des Roumains, fait de l'ancien président un martyr de la lutte pour l'autodétermination. Dans ce contexte l'usurpation de Ceaușescu semble plutôt un détournement nationaliste du communisme soviétique.

Quant aux comparaisons entre Ceaușescu et d'autres dirigeants politiques qualifiés de tyrans, elles se sont montrées exagérées. La focalisation exclusive de la responsabilité concernant le mal communiste sur la personne de Ceaușescu n'a pas pleinement réussi. Le désir d'une partie de l'intelligentsia roumaine de justifier sa servitude «involontaire» envers le régime communiste par l'oppression exceptionnelle du gouvernement s'est avérée exagérée³. L'accusation de génocide et les rapprochements audacieux avec d'autres régimes politiques célèbres pour leur oppression n'ont pas réussi à convaincre. Au contraire, ces comparaisons ont scandalisé tous ceux qui connaissaient, d'une certaine façon, la différence entre la violence du régime de Ceaușescu et celle du nazisme ou du stalinisme. Comparer la répression des Roumains avec la Shoah n'a pas été une allégorie convaincante. Au contraire, le rapprochement entre le régime de Ceaușescu et d'autres «tyrans» contemporains s'est avéré être une dramatisation démesurée qui a fini par mettre en question non seulement les proportions de la répression, mais aussi la crédibilité de la Révolution.

Un autre élément de l'imaginaire de la tyrannie de Ceaușescu qui est renversé au profit de sa réhabilitation est le mythe des «terroristes». L'absence de toute preuve certifiée à ce sujet a transformé les héros de la Révolution en victimes innocentes d'une mise en scène. Ainsi, tous les morts de la Révolution deviennent des martyrs dont la mémoire crie vengeance à l'adresse de ceux qui ont fait de leur meurtre le sacrifice de la fondation du nouvel ordre politique⁴. En revanche, l'institutionnalisation de la catégorie privilégiée des «révolutionnaires», infiltrée dès son apparition par des profiteurs, a altéré le sens «national» de la Révolution. Ainsi, on a vu apparaître un regard rétrospectif sur la fin du régime communiste en Roumanie qui fait de la chute de Ceaușescu un événement imminent que certains anciens apparatchiks ont réussi à détourner à leur profit, en sacrifiant inutilement tant de gens. Selon les promoteurs d'un tel discours, la trahison que Ceaușescu reprochait à ses enquêteurs s'est avérée être une trahison envers le

¹ Cf. Thomas KUNZE, *Nicolae Ceaușescu. Eine Biographie*, Christoph Links Verlag, Berlin, 2000.

² Paul RICCEUR, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Seuil, Paris, 2001, p. 178

³ Pour les prémisses culturelles de cette servitude v. Daniel BARBU, *Republica absentă... cit.*, pp. 73-82.

⁴ Sur la violence fondatrice v. Patrick BAUDRY, *Une sociologie du tragique. La violence au quotidien*, Cerf, Paris, 1986, pp. 12 sq.

peuple roumain. De cette façon Ceașescu devient lui-même une victime de ces conspirateurs qui ont voulu profiter de son renversement. D'ailleurs la crise sacrificielle de son tyrannicide est elle aussi une autre prémisse de la réhabilitation du président communiste. Certaines voix veulent introduire son portrait dans la galerie des grands héros nationaux martyrisés par la fatalité autochtone de la trahison. Une poésie publiée sur un site en est la preuve¹:

«L'année 43 avant Jésus sur la terre des géto-daces la trahison est née.
C'est la naissance d'un monstre qui incite les frères à la vengeance
Et boit le sang des héros du pays.
Le brave Bourebista fut le premier qui ait connu le malheur,
Puis ce fut le tour de Décébale, ensuite celui de l'Empaleur et de Jean le Terrible.
Et plus tard celui de Michel le Brave tué par le général Basta.
Quant à Brâncoveanu ce sont ses parents qui l'ont trahi,
Alors que Tudor fut trahi par ses amis de l'Hétairie,
Le prince Couza a été trahi par les grands boyards,
Tandis que Antonescu fut trahi par ses juges.
Dans l'année '89, année prédestinée aux émeutes,
Est tombé celui qui a été notre Conducător pendant 25 ans.
À la place des prières et des hymnes saintes la terre fut arrosée de sang.
C'est alors que tout le monde a compris que chez les Roumains
Les héros de la nation ne meurent plus dans leurs lits»².

L'attitude de Ceașescu à son procès a contrasté avec la parodie judiciaire mise en scène par les révolutionnaires. Si son meurtre voulait passer pour un tyrannicide, il n'a pas réussi à marquer décisivement le passage rituel de son époque. Au contraire, pour plusieurs, il a eu l'air d'un crime politique. On peut donc considérer ce procès comme le début de la réhabilitation de Ceașescu. Comme victime d'un meurtre violent, l'ancien président laisse dorénavant son spectre planer sur l'imaginaire populaire³:

«Après qu'il va s'adresser à la foule qui va agiter des milliers de fanions noirs,
Le Fusillé montera tout fier dans sa machinerie à moteur et hélices en disant:
J'irai mourir à nouveau mais n'ayez pas de souci: Je serai bientôt de retour!»⁴.

Un autre repère autour duquel on commence l'exorcisation de l'image de Ceașescu c'est l'attribut de «Grand Constructeur» que celui-ci revendiquait. L'œuvre de construction de l'ancien président contrastait avec le début de la démolition généralisée de plusieurs usines et complexes agricoles. Abandonnées au milieu des campagnes ou à la périphérie des villes, ces ruines de fer et béton qui attiraient souvent la colère destructrice de leurs démolisseurs témoignaient d'une époque qui contrastait réellement avec le chômage et la pauvreté impudique de plusieurs villages roumains. Ces lieux de mémoire qui convoquaient la nostalgie

¹ Néanmoins, il ne faudrait pas s'abuser sur les proportions et l'importance de ce type de manifestations.

² Crin Cristea COLTZUN, «Destin», le poème a été consulté le 3 janvier 2004 sur le site <http://www.npcr.ro/scanteia/articole/arhiva%20ziar/ianuarie%2004/86%20de%20ani%20aniversare.htm>.

³ Sur le sacrifice comme négation double de la mort, v. Gilbert DURAND, *Les structures anthropologiques...* cit., p. 354.

⁴ Ștefan MITROI, «Întoarcerea lui Ceașescu», in IDEM, Editura Bir Contact, București, 1995, p. 12.

des plusieurs personnes habituées à vivre l'inertie du système communiste, sont devenus occasionnellement des temples de remémoration dédiés à l'exorcisation de la mauvaise image de Ceaușescu.

C'est dans cet environnement de changement, qui prédispose à la nostalgie d'une époque dont les règles ont été connues et acceptées, que la réhabilitation du président Ceaușescu surgit comme un refus d'un avenir incertain. Comme dans le cas des autres dirigeants controversés, les tombes des Ceaușescu sont devenues le centre d'un culte funéraire¹. Même son antichristianisme notoire est mis en question par la mémoire de certains témoins qui avouent la déférence que l'ancien dirigeant montrait face à l'Église orthodoxe². Délivrée du fantôme de l'ancienne *Securitate*, qui est dorénavant surtout mis en relation avec la reproduction postcommuniste des anciennes élites, l'image de Ceaușescu vit son ambivalence en tant qu'élément nouveau de l'identité historique des Roumains.

Ce renversement symbolique est loin de mettre en question la puissance évocatrice que le nom de Ceaușescu acquiert dans l'imaginaire universel de la tyrannie depuis la Révolution roumaine. Il traduit néanmoins l'ambivalence et le caractère subversif que tous les symboles possèdent. Ainsi, les représentations de la tyrannie de Ceaușescu se tissent au carrefour des discours endogènes et de l'imaginaire universel du mauvais pouvoir. Ces représentations convoquent, pour leur mise en œuvre, plusieurs stratégies rhétoriques et témoignent d'une richesse symbolique notable. Entre le discours exogène et endogène il n'y a pas une différence remarquable. Au contraire, les deux discours se nourrissent réciproquement et jouent sur les mêmes techniques d'accréditation. Si l'image de Ceaușescu est devenue un important repère de l'imaginaire universel de la tyrannie, la mémoire de son régime est loin d'être univoque.

¹***, «Des nostalgiques célèbrent Ceaușescu», in *Le Monde*, le 27 janvier 1998; v. aussi, six ans plus tard, ***, «Les nostalgiques du régime communiste se sont rassemblés à la tombe de Ceaușescu», le 27 janvier 2004, <http://stiri.rol.ro/stiri/2004/01/124859.htm>, consulté le 11 février 2004.

² À la prolifération de ces représentations a contribué aussi le sentiment d'une certaine collaboration entre l'Église Orthodoxe Roumaine et le régime de Ceaușescu; cf. Olivier GILLET, *Religion et nationalisme. L'idéologie de l'Église orthodoxe roumaine sous le régime communiste*, Éditions de l'ULB, Bruxelles, 2000.